

# ON MEURT TOUJOURS À MIDI

Sarah Bern



VI:01



# **On Meurt Toujours à Midi**

*Par Sarah Bern*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Réveil de Grès	4
Chapitre 2 : La Mécanique du Salpêtre	9
Chapitre 3 : L'Ombre de la Soie Noire	14
Chapitre 4 : La Cartographie des Ruines	20
Chapitre 5 : Le Sablier Immobilable	26
Chapitre 6 : Le Duel des Revenants	32
Chapitre 7 : Le Parfum du Mensonge	37
Chapitre 8 : L'Érosion de l'Âme	43
Chapitre 9 : La Trahison de l'Airain	47
Chapitre 10 : Le Secret de l'Alchimiste	52
Chapitre 11 : L'Assaut Final du Temps	59
Chapitre 12 : Le Zénith de Sang	65
Chapitre 13 : Le Silence de 12h01	73

# Chapitre 1

## Le Réveil de Grès

L'ombre s'étira comme une lèpre sur le suintement des murs, une caresse froide qui arracha Gabriel à la torpeur d'un sommeil sans songes. Il ouvrit les paupières sur un plafond de grès brut, une voûte basse où l'humidité dessinait des continents de moisissure. Six heures et une minute à l'horloge de Dieu, bien que nulle pendule ne vînt ici scander l'agonie des heures. Seule une fente étroite, haut percée dans l'épaisseur de la muraille, laissait filtrer une lumière crue, déjà chargée de la poussière d'or et de la promesse d'une chaleur d'enclume.

Gabriel tenta de bouger, mais le cuir de ses liens cria. Il était assis contre le mur, les mains entravées derrière un montant de bois brut, les jambes allongées dans une paille rance qui grouillait d'une vie invisible. Sa gorge n'était plus qu'un chemin de sel et de gravats. Il cracha un filet de salive épaisse, coloré de la rouille du sang. La cicatrice en croissant qui barrait sa pommette droite le lançait, un battement sourd qui s'accordait au rythme lointain, presque imperceptible, des tambours ottomans.

Le Fort Saint-Elmo respirait comme une bête blessée. Au-delà de la porte de fer de son cachot, le mercenaire entendait le fracas des chaînes, le juron d'un sergent espagnol et le roulement des fûts de poudre sur les dalles inégales. Malte, en ce mois de juin 1565, ne sentait plus le jasmin ni l'iode, mais le suif, le salpêtre et la charogne que le sirocco charriait depuis les fossés.

La porte grinça sur ses gonds de fer rouillé. Deux hommes entrèrent, silhouettes massives découpées par la clarté brutale du couloir. L'un portait le hoqueton marqué de la croix de Malte, l'autre, plus frêle, était drapé dans une robe de bure noire qui semblait absorber la moindre particule de lumière.

— Le réveil est tardif pour un homme qui a tant à confesser, dit une voix de parchemin froissé.

C'était Valerius. L'Inquisiteur ne s'approcha pas, restant dans l'ombre protectrice du chambranle. Le garde, un colosse au nez écrasé dont l'haleine empestait le vin aigre et l'ail, s'avança et saisit Gabriel par les cheveux, lui renversant la tête en arrière contre la pierre froide.

— Où sont les plans des courtines sud, mercenaire ? grogna le garde. Pour qui as-tu vendu ton âme ? Pour les tapis du Sultan ou pour l'or des renégats ?

Gabriel ferma les yeux, sentant le cuir chevelu lui brûler. La douleur était une ancre, la seule chose qui le rattachait encore à ce monde de pierre et de sueur.

— Je n'ai... rien vendu, murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un râle. J'étais sur les remparts... pour le compte du Grand Maître.

Le coup de poing fut sec, précis, s'écrasant contre ses côtes avec le bruit d'un bois mort qui se brise. Gabriel s'affaissa, le souffle coupé, le front dans la poussière. Il sentit le goût du fer envahir sa bouche.

— Tu as été trouvé dans le fossé, à l'heure où les ombres rampent vers les tentes des Janissaires, reprit Valerius d'un ton monocorde. Les Chevaliers n'ont que faire d'un chien de guerre qui flaire le vent du profit. Parle, et la corde sera de soie. Tais-toi, et le feu de midi sera ton dernier calvaire.

Ils le laissèrent seul après une heure de tourments méthodiques, le corps broyé, l'esprit flottant dans une brume de fièvre. Mais Gabriel n'était pas un homme de prières. Ses doigts, longs et calleux, s'activaient déjà dans son dos, grattant le bois vermoulu du montant auquel il était enchaîné. La chance, ou peut-être une négligence

née de la fatigue des geôliers, avait laissé un clou de fer rouillé dépasser de la structure. Il s'y déchira la peau, sentant le sang chaud couler sur ses poignets, mais le lien finit par céder dans un craquement sourd.

Il se leva, chancelant comme un ivrogne. La cellule n'était plus un tombeau, mais une cage dont il connaissait chaque barreau. Il savait que le changement de garde s'opérait lorsque le soleil frappait l'angle de la citerne. Il attendit, le cœur battant contre ses côtes fêlées. Quand le verrou glissa de nouveau, il ne laissa pas au garde le temps de franchir le seuil. Gabriel se jeta en avant, l'épaule la première, percutant l'homme avec la force du désespoir. Ils roulèrent au sol dans le couloir. Le mercenaire saisit la dague à la ceinture du soldat et l'enfonça sous le gorgerin, là où la chair est tendre. Le cri fut étouffé par le bouillonnement du sang.

Gabriel s'élança dans le labyrinthe du fort. Il monta les escaliers en colimaçon, croisant des blessés que l'on transportait sur des brancards de toile grise, leurs gémissements se perdant dans le tonnerre des bombardes. L'air extérieur le frappa comme un soufflet de forge. Le ciel de Malte était d'un bleu d'acier, insoutenable.

Sur les remparts, c'était l'enfer de Dante. Les boulets de pierre des Turcs, des monstres de deux cents livres, s'écrasaient contre les courtines, pulvérisant le grès en une pluie de rasoirs. La fumée des mousquets stagnait en nappes épaisses, âcres, masquant le port de Marsamxett. Gabriel courait, enjambant les cadavres disloqués de soldats espagnols et de frères chapelains. Il cherchait une issue, une barque, un trou dans la fureur du monde.

Il parvint au sommet de la courtine du Cavalier. En bas, dans le fossé, des milliers de turbans blancs s'agitaient comme une mer en furie. Les Janissaires montaient à l'assaut, leurs cimenterres jetant des éclairs d'argent sous le soleil vertical.

— À l'eau ! cria un officier dont le visage n'était plus qu'une plaie ouverte. Par le Christ, ils ont miné la base !

Gabriel s'arrêta. Le temps sembla se figer, s'épaissir comme de la cire chaude. Il regarda l'horizon. Au loin, sur les collines de Sciberras, les batteries ottomanes s'étaient tues. Un silence de mort plana sur le fort, seulement troublé par le bourdonnement obsessionnel des mouches sur les plaies des mourants.

Il porta la main à sa poche, y cherchant un objet, un souvenir, mais ses doigts ne rencontrèrent que le lin rêche de sa tunique. Un parfum soudain, incongru, vint lui chatouiller les narines : le jasmin. Une odeur douce, sucrée, qui n'avait rien à faire dans cette boucherie.

Au clocher de la cité de Mdina, au loin, la première cloche de midi sonna.

\*Un.\*

Le sol vibra sous ses bottes.

\*Deux.\*

Un craquement sourd, souterrain, fit gémir la pierre de Malte.

\*Trois.\*

Gabriel vit une lézarde courir le long du rempart, une veine noire s'ouvrant sous ses pieds.

\*Douze.\*

Le monde ne fut plus que lumière. Une déflagration d'une violence inouïe jaillit des entrailles du Fort Saint-Elmo. Ce n'était plus du feu, c'était une vague de soufre et de métal hurlant qui balaya tout sur son passage. Gabriel sentit ses vêtements

s'enflammer, sa peau se boursoufler, ses poumons se remplir d'un air de fournaise. Il fut projeté dans le vide, le corps disloqué, entouré de blocs de pierre de plusieurs tonnes qui flottaient dans l'air comme des plumes de sang.

Il n'y eut pas de douleur, seulement une sensation d'effacement absolu, une chute infinie dans un brasier d'or.

Puis, le froid.

Le contact brutal d'un mur de grès contre son dos. L'odeur de l'urine et de la moisissure. Le cri du cuir.

Gabriel ouvrit les yeux. L'ombre s'étirait comme une lèpre sur le suintement des murs. Une lumière crue, chargée de poussière, tombait de la fente étroite. Il baissa les yeux sur ses mains. Elles tremblaient d'un tic nerveux qu'il ne connaissait pas. Dans son esprit, une image s'effaçait, un souvenir de sa mère lui tendant un fruit, remplacé par le fracas d'une explosion qu'il n'aurait pas dû vivre.

Six heures et une minute.

Dehors, le premier tambour ottoman résonna.

# Chapitre 2

## La Mécanique du Salpêtre

La pierre était sa seule certitude, un grès ocre et poreux qui buvait la sueur de ses paumes comme une terre assoiffée. Gabriel ne bougea pas d'un cil, laissant ses poumons s'accoutumer à l'air rance de la cellule, ce mélange de salpêtre, d'urine ancienne et de la fragrance entêtante du jasmin qui flottait, incongrue, dans le sillage de sa dernière agonie. À chaque retour, un lambeau de son passé s'effiloçait. Cette fois, c'était le rire de sa sœur, un son clair qu'il tentait de rattraper en vain ; il ne restait qu'une image muette, un visage flou sous un pommier dont il ne sentait plus l'odeur.

Il se redressa, les articulations craquant comme du vieux cuir. Ses mains, traîtresses, tremblaient d'un spasme rythmique. Il ramassa un éclat de calcaire blanc, tombé de la voûte lors de l'ébranlement précédent, et s'approcha du mur nord. Là, sous la lumière blafarde qui filtrait par la meurtrière, il commença son œuvre de cartographe des cieux.

D'un geste précis, il traça une parabole courte, puis une autre, plus tendue. Il ne dessinait pas des paysages, mais des trajectoires. Le basilic de sept mille livres, posté sur les hauteurs du mont Sciberras, frappait à six heures et quart. Le boulet de fer de soixante livres percutait l'angle de la courtine Saint-Lazare trois minutes plus tard. Gabriel gravait ces arcs de mort avec la rigueur d'un enlumineur de monastère. Chaque impact était une note dans la symphonie de destruction qu'il avait apprise par cœur, au prix de sa propre chair. Ses doigts couraient sur les griffures précédentes, sentant le relief des jours disparus. Il savait désormais quel créneau s'effondrerait à neuf heures, quelle citerne s'éventrerait sous le choc d'une bombe à feu, et quel chemin de ronde deviendrait un charnier à ciel ouvert avant l'angélus.

Le fer d'une clef grinça dans la serrure. Gabriel ne se retourna pas. Il connaissait le pas lourd du frère convers, un homme dont le froc de bure puait la graisse de mouton et le désespoir.

— Lève-toi, mercenaire. Le Grand Maître veut que les pêcheurs voient le soleil avant que les Turcs ne le leur volent.

Gabriel obéit, non par soumission, mais parce que le mouvement était la première clef de son évasion. Il sortit de la cellule, les pieds nus sur la pierre brûlante, le corps enveloppé dans une chemise de lin grisâtre, raidie par le sel marin. Le Fort Saint-Elmo n'était plus qu'une plaie ouverte. Partout, des chevaliers de l'Ordre, sanglés dans leurs cuirasses d'acier noirci, supervisaient des ouvriers maltais qui tentaient de colmater les brèches avec des sacs de laine et des décombres. L'air vibrait du martèlement des masses et des cris des blessés que l'on traînait vers l'infirmierie, où l'odeur du vinaigre et du sang caillé prenait à la gorge.

Il évita le premier piège : une patrouille de la Langue d'Italie qui cherchait des bras pour le transport des poudres. Il se glissa derrière un hourdage de bois, ses mouvements fluides, presque prémonitoires. À huit heures précises, il savait que la sentinelle du bastion de l'Ouest se détournerait pour cracher, lui laissant trois secondes pour franchir l'escalier dérobé menant aux galeries inférieures.

Il progressait dans les entrailles du fort comme un rat dans un mécanisme d'horlogerie. Il ne cherchait plus la sortie, mais la faille. Le temps, pour lui, n'était plus une ligne, mais un cercle dont il polissait les bords. Il passa devant la chapelle où les moines-soldats psalmodiaient des psaumes de guerre, leurs voix étouffées par le grondement sourd de la canonnade ottomane qui reprenait, régulière comme un battement de cœur monstrueux.

Vers dix heures, il atteignit les niveaux supérieurs de la courtine, là où le soleil de Malte frappait avec la violence d'une enclume. La mer, d'un bleu d'outremer cruel,

était piquetée des voiles blanches et rouges de la flotte du Sultan. Les tentes des Janissaires, sur la rive opposée, ressemblaient à une floraison vénéneuse s'étalant sur le sable.

Gabriel s'arrêta, son regard balayant les remparts. Il cherchait cette anomalie, ce parfum de jasmin qui ne provenait d'aucun jardin de la cité assiégée. Il sentit le vent tourner, apportant l'odeur du soufre et de la mer morte.

Soudain, une ombre s'allongea sur le grès devant lui.

Il ne l'avait pas prévue. Dans aucune de ses vies précédentes, Ismael n'était apparu à cet endroit, à cette heure précise. Le guerrier ottoman se tenait sur le rebord du parapet, ayant escaladé la paroi abrupte avec une agilité de spectre. Il portait un kaftan de soie sombre sur une brigandine de mailles fines. Son visage était dissimulé par un masque de fer ciselé, mais ses yeux, d'un noir de jais, brûlaient d'une intelligence froide.

— Tu marches comme un homme qui connaît déjà la fin du livre, dit Ismael. Sa voix était un murmure de soie, basse et mélodique, tranchant avec le vacarme des détonations.

Gabriel porta la main à sa hanche, mais il n'avait aucune arme, seulement ses doigts tachés de calcaire.

— Et toi, tu es une page que je n'ai pas encore lue, répondit Gabriel, sa voix rauque de n'avoir pas servi depuis des éternités.

L'Ottoman dégaina son cimeterre. L'acier de Damas, aux reflets moirés comme de l'eau sombre, capta la lumière crue de onze heures. Gabriel sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. Ce n'était pas la peur de la mort — il l'avait apprivoisée comme une vieille maîtresse — mais la terreur de l'imprévu. Si l'échiquier changeait, tous ses

calculs s'effondraient.

Ismael s'avança, une danse calculée. Gabriel recula, ses talons effleurant le bord du précipice. En bas, les vagues se fracassaient contre les rochers avec une fureur sourde.

— Pourquoi es-tu ici ? demanda Gabriel, les yeux fixés sur la pointe de la lame.

— Pour fermer le cercle, répondit l'autre. Le temps est une étoffe, mercenaire. Tu as trop tiré sur les fils. Elle commence à se déchirer.

Le premier assaut fut d'une rapidité fulgurante. Gabriel esquiva par pur instinct, le tranchant de l'acier lui entaillant l'épaule. Le sang, chaud et poisseux, se répandit sur sa chemise. La douleur était une ancre, le ramenant à la réalité brutale du moment. Il ramassa une barre de fer oubliée par un maçon et fit face.

Le duel était inégal, une lutte entre la force brute du désespoir et la précision d'un artisan de la mort. Chaque coup porté par Ismael semblait viser non pas le corps de Gabriel, mais les points de suture de sa propre existence. Le mercenaire luttait, parant les coups avec une maladresse calculée, cherchant une ouverture dans cette nouvelle mécanique qu'il ne maîtrisait pas.

Le soleil atteignit son zénith, ou presque. L'ombre des remparts s'était rétractée, laissant les deux hommes dans une arène de lumière aveuglante. La sueur brûlait les yeux de Gabriel. Il sentit le tic nerveux de sa main s'intensifier, un signal d'alarme interne.

Ismael fit un pas de côté, un mouvement fluide que Gabriel n'avait pas anticipé. Le cimenterre décrivit un arc parfait, une demi-lune d'argent qui vint cueillir le mercenaire à la gorge.

Gabriel sentit le froid de l'acier, puis une chaleur subite, jaillissante. Il tomba à

genoux, ses mains pressées sur sa blessure, tentant de retenir le flux pourpre qui s'échappait entre ses doigts. Il leva les yeux vers Ismael. L'Ottoman ne bougeait plus, sa silhouette se découpant sur le ciel de feu.

— Onzième heure et quarante-cinq minutes, murmura l'homme au masque de fer. Tu gagnes du terrain, mais tu perds ton âme. À la prochaine fois, Gabriel.

Le mercenaire s'effondra sur le grès. Il sentit la pierre, encore une fois, contre sa joue. Elle était chaude, presque réconfortante. Le parfum du jasmin revint, plus fort que jamais, étouffant l'odeur de la poudre et du sang. Il ferma les yeux, cherchant à se raccrocher à un souvenir, n'importe lequel, mais il ne trouva qu'un vide immense, une page blanche où son nom même commençait à s'effacer.

Loin, très loin, le premier coup de cloche de midi commença à sonner.

Puis, le fracas. L'explosion que ses oreilles ne percevaient jamais tout à fait. La sensation de son corps se désintégrant sous le souffle de la mine ottomane, les blocs de pierre devenant des nuages, et la chute, cette chute infinie vers l'obscurité.

Le silence ne dura qu'un battement de cil.

Le contact brutal d'un mur de grès contre son dos. L'odeur de l'urine et de la moisissure. Le cri du cuir.

Gabriel ouvrit les yeux. Ses mains tremblaient. Dans son esprit, le visage de sa mère s'était évaporé, remplacé par le reflet d'un masque de fer sous un soleil de plomb.

Six heures et une minute.

Dehors, le premier tambour ottoman résonna.

# Chapitre 3

## L'Ombre de la Soie Noire

La pierre contre son échine n'avait plus la froideur du matin ; elle était devenue une morsure familière, un rappel minéral de sa condition de damné. Gabriel décolla ses omoplates du grès suintant, sentant le sel de sa propre sueur piquer les plaies mal refermées de son dernier trépas. Autour de lui, le Fort Saint-Elmo ne respirait déjà plus que par spasmes. Le vacarme des bombardes ottomanes, ces monstres de bronze qui crachaient la mort depuis les hauteurs de Sciberras, n'était qu'un bourdonnement sourd dans ses oreilles, un rythme de métronome réglé sur l'apocalypse.

Il connaissait chaque craquelure de ce plafond de voûte, chaque interstice où la moisissure dessinait des cartes de pays lointains qu'il ne reverrait jamais. Il se leva, les articulations criant sous le cuir bouilli de son brigandage. Le temps pressait. À chaque battement de son cœur, le soleil montait d'un degré vers son zénith impitoyable. Il ramassa une dague dont la garde de fer était écaillée et la glissa dans sa gaine de cuir gras.

Le fort était un charnier à ciel ouvert. En enjambant les corps de deux soldats de marine dont les visages n'étaient plus que des masques de mouches et de poussière, Gabriel ne ressentit aucune pitié, seulement une lassitude de géomètre. Il savait qu'à la troisième traverse, la sentinelle de gauche aurait la gorge sèche et se détournerait pour boire une gorgée de vin aigre. Il passa dans son ombre, une silhouette de loup parmi les décombres.

L'air était saturé d'une odeur de soufre et de chair brûlée, une vapeur épaisse qui collait aux poumons comme de la poix. Gabriel atteignit la poterne sud, celle que les boulets avaient partiellement obstruée. Il se glissa entre deux blocs de calcaire massif,

sentant la pierre rugueuse arracher des fibres de son pourpoint de lin. Une fois dehors, le soleil de Malte le frappa comme une masse d'armes. La lumière était blanche, aveuglante, transformant l'île en une enclume chauffée à blanc.

Il ne regarda pas en arrière. Il savait que derrière lui, le fort n'était qu'une dent cariée s'enfonçant dans la mer. Il prit le chemin des chèvres, un sentier de poussière ocre qui serpentait entre les caroubiers squelettiques et les murets de pierre sèche. Ses bottes de cuir fauve soulevaient des nuages de terre fine qui se déposaient sur ses chausses, les teintant de la couleur de cette terre ingrate. Mdina, la "Cité Silencieuse", se dressait au loin sur son éperon rocheux, tel un mirage de grès doré.

Le silence de la campagne était plus terrifiant que le tonnerre des canons. Ici, la mort ne hurlait pas ; elle attendait sous les buissons de thym et de romarin. Gabriel marchait d'un pas cadencé, celui du mercenaire qui compte ses lieues pour économiser son souffle. Son esprit, cependant, était une ruche en ébullition. Il cherchait la faille, le rouage grippé dans cette horlogerie de fer et de sang. Chaque pas le rapprochait de midi, et chaque pas l'éloignait de la mémoire de sa mère, dont le rire n'était plus qu'un écho de soie s'effilochant dans le vent de l'oubli.

C'est au détour d'un calvaire brisé, là où le chemin s'élargit pour laisser passer les charrettes de foin, qu'il le vit.

L'Inquisiteur Valerius se tenait au milieu de la route, immobile comme une statue de jais. Son habit noir, une soie d'une finesse insultante pour la misère environnante, ne semblait pas accrocher la moindre particule de cette poussière qui recouvrait tout. Pas un pli ne trahissait le vent brûlant qui soufflait du sud, pas une tache de sueur ne marquait le col rigide de sa robe ecclésiastique.

Gabriel s'arrêta net. Le frottement de ses propres bottes sur le gravier lui parut d'une indécence sonore.

Valerius ne portait pas de chapeau. Son crâne était rasé de près, laissant apparaître un réseau de veines bleutées sous une peau d'ivoire. Ses yeux, d'un bleu si pâle qu'ils semblaient lavés par des siècles de larmes ou de glace, étaient fixés sur Gabriel. Ce n'était pas le regard d'un homme qui observe un semblable, mais celui d'un horloger scrutant un ressort défectueux.

Le temps parut s'étirer, devenir une matière visqueuse et lourde. Les cigales, qui d'ordinaire sciaient l'air de leur crissement monotone, se turent brusquement. Le silence devint absolu, un vide pneumatique où seul le sang de Gabriel cognait contre ses tempes.

L'Inquisiteur ne fit pas un geste pour l'arrêter. Il ne porta pas la main à la croix d'argent qui pendait sur sa poitrine, ni ne fit le signe de croix. Il restait là, sentinelle d'un autre monde, ses mains fines croisées dans ses manches de soie. Gabriel sentit un froid polaire irradier de l'homme, une bise de crypte qui contrastait violemment avec la fournaise de midi approchant.

C'est alors que l'odeur le frappa.

Ce n'était ni le soufre, ni l'urine, ni la charogne. C'était un parfum de jasmin, une fragrance sucrée, lourde, presque écoeurante de pureté. Elle ne flottait pas dans l'air ; elle semblait émaner du sol même, ou peut-être des plis de la robe noire de Valerius. C'était une odeur de jardin à la tombée de la nuit, un anachronisme olfactif qui n'avait aucune place dans cette terre de rocailles et de guerre.

Gabriel voulut parler, interroger cet homme qui semblait être le pivot de son enfer, mais sa gorge était comme nouée par des doigts d'acier. Les yeux de l'Inquisiteur s'ancrèrent dans les siens. Gabriel y vit des reflets de flammes, non pas celles des canons, mais celles d'un bûcher intérieur, une dévotion si absolue qu'elle en devenait inhumaine. Dans ce regard, il y avait une reconnaissance. Valerius savait. Il voyait les cicatrices sur l'âme de Gabriel, les stigmates de ses morts successives, la trame

effilochée de son existence.

Un frisson remonta la colonne vertébrale du mercenaire. Le jasmin l'étouffait. C'était une caresse de bourreau, une douceur qui annonçait le couperet. Il fit un pas de côté pour contourner l'homme en noir, gardant la main sur le pommeau de sa dague, mais il savait que le fer ne serait d'aucun secours contre une telle ombre.

Valerius tourna lentement la tête, suivant le mouvement de Gabriel. Ses lèvres ne bougèrent pas, mais Gabriel crut entendre un murmure, ou peut-être n'était-ce que le craquement du grès sous ses propres pieds. L'Inquisiteur semblait attendre quelque chose, une parole, un aveu, ou simplement la fin du monde.

Gabriel accéléra le pas, fuyant ce regard de porcelaine. Lorsqu'il fut à quelques toises, il se risqua à regarder par-dessus son épaule. La route était déserte. Le calvaire brisé se dressait seul sous le soleil vertical. Valerius s'était volatilisé comme une brume de matin, ne laissant derrière lui que cette persistance de jasmin qui luttait désormais contre l'odeur de la poudre.

Il reprit sa course vers Mdina, ses poumons brûlant comme des braises. Le parfum ne le quittait plus. Il s'était niché dans ses narines, dans ses vêtements, dans sa mémoire.

Soudain, le premier coup de cloche de la cité lointaine retentit. Une note grave, d'une pureté de cristal, qui vibra dans l'air surchauffé.

Un.

Gabriel s'arrêta, les yeux exorbités. Il regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus. Elles étaient d'une fixité de mort.

Deux.

Le ciel au-dessus de Saint-Elmo parut se déchirer. Une colonne de fumée noire commença à monter vers le zénith, mais il n'y avait pas encore de son, seulement cette cloche qui égrenait les secondes de son existence.

Trois.

Il porta la main à sa pommette, là où la cicatrice en forme de croissant le lançait. Il réalisa avec une horreur glacée que le parfum de jasmin était devenu si fort qu'il ne sentait plus rien d'autre. C'était l'odeur de la fin. L'odeur de la boucle qui se resserre.

Quatre.

Il tomba à genoux dans la poussière d'ocre, le regard fixé sur l'horizon où Mdina semblait onduler sous l'effet de la chaleur. L'Inquisiteur Valerius n'était pas un obstacle ; il était le témoin.

Cinq.

Le sol commença à vibrer sous ses paumes. Un grondement sourd, souterrain, montait des entrailles de l'île. Gabriel ferma les yeux, cherchant désespérément le visage de sa mère, mais il n'y avait plus que de la soie noire et des yeux d'un bleu délavé.

Six.

L'explosion finale, celle qu'il avait vécue tant de fois, déchira le silence. Mais cette fois, le fracas fut précédé d'un murmure clair, une voix de femme ou d'ange qui semblait naître du jasmin lui-même.

"Souviens-toi de la faille, Gabriel."

Le souffle le percuta, une vague de chaleur qui transforma la poussière en verre et ses

os en cendres. La chute recommença, le néant familier, le vide entre deux battements de cil.

Le contact brutal d'un mur de grès contre son dos. L'odeur de l'urine et de la moisissure. Le cri du cuir.

Gabriel ouvrit les yeux. Ses mains ne tremblaient pas. Elles étaient immobiles, comme celles d'une statue. Et sur sa peau, malgré la puanteur de la cellule, flottait encore l'ombre ténue, presque imperceptible, d'un parfum de jasmin.

# Chapitre 4

## La Cartographie des Ruines

La pierre était sa seule confidente, un grès poreux et tiède qui semblait respirer contre son échine. Gabriel resta immobile, les poumons emplis de cette odeur de poussière millénaire et de saumure rance qui caractérisait les entrailles du Fort Saint-Elmo. Ses doigts, calleux et noircis par le frottement des mèches de mousquet, tâtonnèrent le sol de la cellule jusqu'à rencontrer l'objet de sa quête : un éclat de silex, tranchant comme un rasoir d'apothicaire.

Il se redressa avec une lenteur de spectre. Chaque mouvement était une insulte à la raideur de ses membres, mais son esprit, lui, brûlait d'une lucidité féroce, une clarté de damné. Il s'approcha du mur occidental, là où la lumière rasante de l'aube filtrait par une meurtrière étroite, découpant une lame d'or pâle sur la roche.

Là, gravée dans l'épaisseur du calcaire, se trouvait sa cathédrale de griffures.

Ce n'était pas une écriture, mais une géométrie du chaos. Des lignes s'entrecroisaient, des arcs de cercle désignaient des bastions, des points de pression, des angles de chute. Gabriel leva sa main et, d'un geste assuré, traça une nouvelle courbe. Il ajouta un chiffre romain à côté de la poterne de secours de Mdina. C'était le souvenir de sa trente-quatrième mort, celle où il avait été fauché par un éclat de bronze à l'instant précis où il franchissait le seuil de la cité vieille.

— Onze pas de la herse au premier renforcement, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un froissement de parchemin sec. Trois secondes avant le sifflement du mortier.

Il ferma les yeux pour convoquer l'image du fort, non pas comme un amoncellement

de remparts et de tours, mais comme un mécanisme d'horlogerie dont il apprenait chaque rouage à force de se briser contre eux. Il revit les ruelles de Mdina, ce labyrinthe de silence et d'ombre où le vent de mer s'engouffrait en gémissant. Il connaissait désormais chaque dalle descellée, chaque interstice entre les blocs de pierre de taille où un homme pouvait se tapir pour échapper à la mitraille ottomane.

Cependant, au fur et à mesure que la carte s'affinait dans son esprit, une certitude monstrueuse prenait racine. L'explosion de midi, ce cataclysme qui réduisait Malte en cendres à chaque itération, n'avait rien d'une fatalité balistique. Les canons de Mustapha Pacha, aussi monstrueux fussent-ils, ne possédaient pas cette régularité de métronome, ni cette puissance qui semblait déchirer le voile même de la Création.

Gabriel posa sa paume à plat contre le sol. Il attendit. Le premier grondement des bombardes turques retentit au loin, une vibration sourde qui fit tressaillir la poussière. Mais sous ce tumulte de guerre, il y avait autre chose. Un battement. Un rythme tellurique, profond, qui ne venait pas de l'horizon, mais des entrailles mêmes de l'île.

— Ce n'est pas le ciel qui nous tombe sur la tête, souffla-t-il. C'est la terre qui s'ouvre.

Il se concentra sur ce point précis qu'il avait identifié lors de sa précédente agonie : une convergence de forces située exactement sous la chapelle du fort. À chaque boucle, l'épicentre se précisait. Ce n'était pas un magasin de poudre qui sautait par accident. C'était une libération, un souffle émanant d'une faille que les hommes avaient sans doute oubliée sous les fondations de l'Ordre.

Gabriel voulut se raccrocher à une pensée douce pour chasser l'effroi qui lui nouait les boyaux. Il chercha le refuge habituel, ce souvenir qui lui servait de boussole dans le néant : le visage de sa mère, un soir d'été dans les collines de Castille, alors qu'elle chantait une mélodie dont les mots s'étaient perdus mais dont le timbre restait gravé dans son âme.

Il chercha les yeux. Ils étaient d'un brun de terre cuite, d'ordinaire.

Mais ils ne vinrent pas.

Il chercha le galbe de la mâchoire, le pli du sourire. Rien.

À la place, il n'y avait qu'un vide grisâtre, une tache d'encre effacée par la pluie. Le souvenir s'était dissous, sacrifié sur l'autel de sa survie répétée. Le prix de la cartographie était son propre sang, sa propre histoire que le temps, en se repliant sur lui-même, grignotait comme un acide.

Une larme, une seule, roula sur la cicatrice en croissant de sa pommette, mais elle s'évapora presque instantanément dans la chaleur montante de la cellule. Il n'avait plus le luxe du deuil.

Il quitta sa geôle. La porte, dont il connaissait désormais le défaut de la serrure — un pêne usé qu'il suffisait de presser avec une lame de couteau dérobée trois vies plus tôt — s'ouvrit sans un cri. Il se glissa dans les couloirs du fort, une ombre parmi les ombres. Autour de lui, la garnison s'éveillait dans une cacophonie de ferraille et d'imprécations. Des chevaliers en cuirasse de deuil, le surcot frappé de la croix blanche, couraient vers les courtines, leurs visages déjà marqués par la poussière et le désespoir. Ils ne le voyaient pas. Pour eux, il n'était qu'un mercenaire de plus, un rat de rempart parmi la piétaille.

Gabriel traversa la cour d'honneur, évitant les éclats de bois d'une charrette pulvérisée par un boulet de plein fouet. Il se dirigea vers Mdina, la Cité Notable, qui se dressait sur son piton rocheux comme une sentinelle de pierre. Il devait vérifier sa théorie. Il devait trouver l'accès à ces niveaux inférieurs, là où la roche de Malte cachait son secret.

En chemin, il croisa le regard d'un jeune novice, à peine un enfant, dont les mains tremblaient si fort qu'il ne parvenait pas à charger son arquebuse. Gabriel s'arrêta une seconde, une éternité dans son compte à rebours mental.

— Ne reste pas là, petit, dit-il d'une voix dépourvue de haine. À midi, le mur derrière

toi s'effondrera. Va vers la citerne. C'est le seul endroit où la pierre tiendra.

Le novice le regarda avec des yeux ronds, mais Gabriel était déjà loin. Il courait maintenant, ses bottes de cuir souple frappant le pavé avec une précision de danseur. Il franchit les portes de Mdina alors que les cloches commençaient leur office de tierce. L'air se chargeait d'une électricité statique qui faisait dresser les poils de ses bras sous sa chemise de lin trempée de sueur.

Il s'engouffra dans une venelle étroite, là où l'odeur du jasmin commençait à saturer l'atmosphère, étouffant la puanteur du soufre et des corps en putréfaction. C'était là. Le parfum anachronique. Une signature olfactive qui n'avait aucune raison d'être dans cette cité assiégée et stérile.

Il s'arrêta devant une grille de fer forgé, rouillée par les siècles, qui menait à une crypte oubliée sous un palais en ruine. Il posa l'oreille contre le sol. Le murmure était devenu un grondement de forge. Ce n'était pas le fracas de la guerre, c'était le chant d'une machine ou d'une puissance ancienne, une vibration qui s'accordait au rythme de son propre sang.

Il sortit une montre à gousset, un bijou de précision qu'il avait subtilisé au cadavre d'un officier vénitien lors de sa dixième vie. L'aiguille de cuivre approchait inexorablement du zénith.

— La faille, murmura-t-il, se souvenant de la voix de femme. Elle n'est pas sous le fort. Elle est partout.

Il réalisa alors l'ampleur de sa tâche. L'explosion de midi n'était pas une attaque, c'était une purge. L'île elle-même tentait de rejeter quelque chose, un corps étranger inséré dans la trame du temps. Et il était, par sa mémoire immuable, le seul témoin de cette chirurgie cosmique.

Soudain, le parfum de jasmin devint si fort qu'il lui donna le vertige. Il se sentit basculer, non pas physiquement, mais dans sa perception du monde. Les murs de Mdina semblèrent devenir translucides, révélant les veines de quartz et de métal qui couraient sous la terre. Il vit, pendant une fraction de seconde, une silhouette drapée de noir l'observer au bout de la ruelle. Valerius. L'Inquisiteur était là, immobile, ses yeux d'un bleu délavé fixés sur lui avec une intensité insoutenable.

L'Inquisiteur ne fuyait pas. Il attendait.

Gabriel voulut crier, l'interroger, mais le premier coup de cloche de midi déchira l'air.

\*Un.\*

Le sol se mit à onduler comme la surface d'une eau troublée.

\*Deux.\*

La lumière du soleil devint d'un blanc insoutenable, effaçant les contrastes, transformant le monde en une estampe décolorée.

\*Trois.\*

Gabriel s'agrippa à la grille de fer, ses jointures blanchissant sous l'effort. Il essaya de se souvenir du visage de sa mère une dernière fois. Il ne vit qu'un champ de jasmin brûlé par le sel.

\*Quatre.\*

Le grondement souterrain monta en un hurlement strident, une fréquence qui brisa les vitraux de la cathédrale proche en une pluie de diamants mortels.

\*Cinq.\*

Il vit Valerius lever une main, un geste qui semblait tracer un signe dans l'air, une bénédiction ou une condamnation.

\*Six.\*

Le vide. Ce n'était pas une explosion de poudre, c'était une implosion du sens. Gabriel sentit ses molécules s'écarter, sa chair devenir vapeur, ses os se muer en poussière d'étoiles. Il n'y avait plus de douleur, seulement cette transition insupportable entre l'être et le néant, ce passage par le chas d'une aiguille de feu.

Le parfum de jasmin fut la dernière chose qu'il emporta avec lui dans l'abîme.

Puis, le silence. Un silence de tombeau, de genèse, de fin du monde.

Le contact brutal d'un mur de grès contre son dos. L'odeur de l'urine et de la moisissure. Le cri du cuir d'une botte que l'on ajuste.

Gabriel ouvrit les yeux. Ses mains étaient posées à plat sur ses cuisses. Elles étaient d'une immobilité de marbre. Il ne tremblait plus. Il ne craignait plus la mort, car il était devenu la mort elle-même, un spectre cartographe errant dans les replis d'un siècle en agonie.

Il tourna la tête vers le mur occidental. Ses griffures étaient là, témoins de ses vies perdues. Mais il remarqua une chose qu'il n'avait jamais vue auparavant, une nouvelle marque qu'il n'avait pas tracée lui-même, située tout en bas, près du sol, là où l'ombre était la plus dense.

C'était une fleur de jasmin, gravée avec une précision d'orfèvre dans la pierre impitoyable.

# Chapitre 5

## Le Sablier Immobilie

La pierre transpirait un sel amer, une sueur minérale qui poissait les doigts de Gabriel alors qu'il se coulait le long des corridors du Fort Saint-Elmo. Dans cette itération du monde, l'aube avait la couleur d'une plaie mal refermée, un rougeoiement de fer chauffé à blanc qui filtrait par les meurtrières étroites. Il connaissait chaque jointure du mortier, chaque dalle descellée qui, sous le poids d'un homme distrait, aurait pu trahir sa présence par un craquement sec. Mais Gabriel n'était plus un homme ; il était une ombre familière, un interstice entre deux battements de cœur du temps.

Il croisa la sentinelle à l'angle du bastion de la Cloche. L'homme, un Aragonais aux yeux mangés par le trachome, ne tourna pas la tête. À cet instant précis, à cette seconde immuable de la partition, le soldat se signait toujours en pensant à une fille d'Alicante, laissant un angle mort de trois pas dans la pénombre des arcades. Gabriel s'y engouffra, le souffle court, l'odeur du suif brûlé et de la charogne lui montant à la gorge. Le fort n'était plus qu'un charnier de pierre où les vivants attendaient, sans le savoir, l'apocalypse de midi.

L'escalier dérobé menant aux appartements de l'Inquisiteur était drapé d'un silence qui ne semblait pas appartenir au tumulte du siège. Ici, le tonnerre des bombardes ottomanes n'arrivait que comme un écho lointain, un battement de pouls souterrain. Gabriel posa la main sur le bois de chêne de la porte. Elle n'était jamais verrouillée à cette heure. Valerius, dans sa superbe ou sa folie, ne craignait pas les intrus.

La pièce était vaste, saturée d'une fraîcheur artificielle qui fit frissonner le mercenaire sous son pourpoint de cuir râpé. Des rangées de grimoires reliés en peau de porc s'alignaient sur des étagères de cèdre, leurs dos marqués de titres en latin dont les

lettres d'or semblaient luire d'un éclat propre. Au centre, sur une table de travail encombrée d'astrolabes et de scalpels d'argent, trônait l'objet.

C'était un sablier d'une facture inouïe. Le verre, soufflé à Murano, était d'une transparence si absolue qu'il paraissait liquide. À l'intérieur, le sable n'était pas cette poussière de quartz habituelle, mais une fine grenaille d'or sombre. Et ce sable ne coulait pas.

Gabriel s'approcha, fasciné, le visage baigné par la lueur ambrée qui émanait du récipient. Les grains ne reposaient pas au fond de l'ampoule inférieure. Ils flottaient, immobiles, suspendus dans le vide du verre comme des étoiles figées dans un firmament de cristal. Ils formaient une nébuleuse tourbillonnante, un maelström de matière arrêté en plein essor. Aucun grain ne tombait. Aucun grain ne montait. Le temps était là, capturé, une bête sauvage mise en cage par un artisan sacrilège.

— Ne le touchez pas, Gabriel. La moindre vibration de votre chair corrompue pourrait briser l'équilibre du siècle.

La voix était comme un rasoir glissant sur de la soie. Gabriel ne sursauta pas. Il avait appris, au fil de ses agonies répétées, que la surprise était un luxe de mortel. Il se retourna lentement.

L'Inquisiteur Valerius se tenait dans l'embrasure d'une alcôve, sa silhouette noire se découpant sur les tentures de velours cramoisi. Ses mains, longues et exsangues, étaient jointes devant lui, les doigts entrelacés comme les pattes d'une araignée en prière. Son visage, d'une pâleur de cire, ne trahissait aucune émotion, sinon une curiosité froide, presque clinique.

— Vous êtes en avance de deux minutes par rapport à votre dernière incursion, reprit Valerius en s'avançant dans la lumière des candélabres. Votre mémoire s'affine. C'est fascinant. La plupart des hommes sombrent dans la démence après la dixième

répétition. Vous, vous devenez... géomètre.

Gabriel sentit le poids de sa dague à sa ceinture, mais il savait l'arme inutile. Il avait déjà tenté, lors de la trente-quatrième boucle, d'égorger cet homme. La lame s'était brisée contre la gorge de l'Inquisiteur comme si elle avait frappé un pilier de diamant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Gabriel, sa voix n'étant plus qu'un croassement de gorge sèche. Pourquoi ce sable ne tombe-t-il pas ?

Valerius s'arrêta devant la table, contemplant le sablier avec une sorte de tendresse cruelle.

— Ce n'est pas du sable, mon fils. Ce sont les instants de Malte. Chaque grain est un cri, une prière, un dernier soupir poussé sur les remparts. J'ai tissé ce réceptacle pour empêcher la chute finale. Pour que le Fort Saint-Elmo ne tombe jamais. Pour que la chrétienté ne bascule pas dans l'ombre du Croissant.

— Vous nous tuez tous les jours à midi, cracha Gabriel. Vous nous faites brûler dans le feu grégeois, vous nous faites déchiqeter par les boulets de Mustapha Pacha, encore et encore. Ce n'est pas un salut, c'est un enfer.

L'Inquisiteur esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux délavés.

— Le sacrifice est la monnaie de Dieu. Pour que le monde reste tel qu'il est, pour que l'hérétique ne franchisse pas ces murs, il faut que cette journée soit éternelle. Le cycle est parfait. Chaque rouage est à sa place. Chaque mort est nécessaire à la stabilité de l'ensemble.

Il fit un pas vers Gabriel, son odeur d'encens et de vieux papier l'enveloppant comme un linceul.

— Mais il y a une faille. Une impureté qui refuse de se dissoudre dans le sel de la répétition. Vous, Gabriel. Vous êtes le grain de poussière dans l'horloge. Votre esprit conserve la trace du passage, là où tout devrait être effacé par la grâce de l'oubli. Vous êtes l'erreur de calcul, le souvenir qui ne veut pas mourir.

Gabriel recula d'un pas, ses bottes de cuir grinçant sur le sol de marbre.

— Pourquoi moi ?

— Peut-être parce que vous n'avez plus rien à perdre, pas même votre âme. Vous êtes venu ici pour chercher une rédemption, n'est-ce pas ? Pour effacer vos crimes de mercenaire dans le sang des infidèles. Mais vous avez apporté avec vous une volonté si farouche qu'elle a mordu dans la trame du temps.

Valerius leva une main vers le sablier. Un des grains d'or se mit à vibrer, émettant un sifflement aigu, presque imperceptible.

— Vous cherchez la seconde de silence après midi, n'est-ce pas ? Cette seconde où le monde devrait continuer sa course. Mais comprenez bien ceci, Gabriel : si le sable se remet à couler, si vous brisez ce cycle, vous ne trouverez pas la paix. Vous ne trouverez que la fin. La vraie fin. La poussière et l'oubli définitif. Saint-Elmo tombera, et vous avec.

Le mercenaire regarda la cicatrice sur sa main, cette marque qu'il frottait chaque matin en se réveillant dans sa cellule. Il se souvint du parfum de jasmin, cette anomalie qui flottait dans l'air juste avant l'explosion.

— Je préfère crever une bonne fois pour toutes plutôt que d'être votre automate, gronda-t-il en portant la main à la garde de son épée.

Valerius poussa un soupir de lassitude, un son qui semblait porter le poids des siècles.

— Vous dites cela maintenant. Mais quand les cloches commenceront à sonner, quand l'air se mettra à vibrer du vrombissement des mouches et que la chaleur deviendra insupportable, vous reviendrez à moi. Comme vous l'avez fait cent fois. Comme vous le ferez encore mille fois.

L'Inquisiteur désigna la fenêtre où le soleil de Malte atteignait son zénith, implacable, meurtrier.

— Écoutez, Gabriel.

Le premier coup de cloche résonna dans le lointain, lourd, fatidique. Un bourdonnement sourd commença à monter du sol, une vibration qui fit trembler les fioles de verre sur la table. Le sable d'or dans le sablier se mit à tourbillonner avec une violence soudaine, heurtant les parois de cristal dans un fracas de carillon brisé.

— Vous êtes l'impureté, murmura Valerius alors que l'ombre de la mort s'étendait déjà sur la cité. Et l'impureté doit être consumée par le feu pour que le cycle demeure pur.

Gabriel s'élança, non pas vers l'Inquisiteur, mais vers le sablier. Il vit son reflet déformé dans le verre, un visage de spectre hanté par trop de vies. Il leva son poing fermé, prêt à briser l'éternité.

Mais à cet instant, le parfum de jasmin envahit la pièce, étouffant l'encens, étouffant la peur.

Midi.

Le monde se déchira dans un hurlement de lumière blanche. Gabriel sentit le grès s'effondrer sous lui, le feu lui lécher la peau, et cette sensation familière de néant qui l'aspirait vers le haut, vers le bas, vers le début.

Il ferma les yeux, une dernière pensée griffant son esprit avant le grand effacement.

\*Demain, je serai plus rapide.\*

# Chapitre 6

## Le Duel des Revenants

Le dos contre le grès suintant, Gabriel sentit le froid de la pierre mordre ses vertèbres avant même que ses yeux ne s'ouvrent sur la pénombre de la cellule. L'humidité de l'aube, saturée de sel et de salpêtre, pesait sur ses poumons comme une chape de plomb. À l'extérieur, le silence n'était qu'un mensonge, une brève respiration entre deux colères du ciel. Puis, le premier coup de canon tonna, une déflagration sourde qui fit vibrer la roche et délogea une pluie de poussière calcaire des voûtes du Fort Saint-Elmo. C'était le signal. Le début de la onzième agonie.

Il se redressa, ses articulations craquant comme de vieux bois secs. Ses mains, calleuses et tachées d'une encre noire qu'aucune eau ne pouvait laver, tremblaient imperceptiblement. Chaque pore de sa peau semblait garder la mémoire thermique de l'embrassement précédent, une brûlure fantôme qui ne s'effaçait jamais tout à fait. Il ramassa sa rapace, une lame de Tolède dont la garde en cage de fer était bosselée par des chocs qu'il n'avait techniquement pas encore subis dans cette itération du temps.

Il quitta la cellule, enjambant le corps du garde dont le cou était déjà brisé par une chute de décombres — un événement qu'il avait appris à anticiper à la seconde près. Il courait désormais dans les entrailles du fort, un rat savant dans un labyrinthe de mort. L'air se chargeait de l'odeur âcre de la poudre noire et de la puanteur plus grasse des corps que l'on n'avait plus le temps d'ensevelir sous le soleil de Malte.

Lorsqu'il atteignit la poterne sud, le soleil de dix heures frappait déjà le sol avec la violence d'un marteau de forge. Là, dans l'ombre portée d'une arche en ruine, l'obstacle demeurait inchangé. Ismael.

Le Janissaire était une montagne de muscles drapée dans un damas de soie cramoisie, son turban d'un blanc immaculé contrastant avec la peau sombre de son visage, barré d'une moustache en croc. Il tenait son cimenterre à deux mains, la pointe dirigée vers le sol, immobile comme une statue de porphyre.

— Tu ne passeras pas, Roumi, dit le géant. Sa voix était un grondement de basalte.

Gabriel ne répondit pas. Il connaissait ces mots. Il connaissait la trajectoire de la première attaque, un revers ascendant visant à lui trancher la gorge. Il se fendit, parant le coup avec une précision chirurgicale, le métal hurlant contre le métal dans une gerbe d'étincelles.

Lors de la première rencontre, Gabriel était mort en trois échanges. À la cinquième, il avait tenu deux minutes. À la neuvième, il avait réussi à entamer l'épaule de l'Ottoman. Mais cette fois-ci, quelque chose avait changé. Ismael ne recula pas après la parade. Il pivota sur son talon gauche, un mouvement fluide, presque dansé, qu'il n'avait jamais exécuté auparavant. La lame courbe frôla le pourpoint de lin de Gabriel, déchirant le tissu au niveau des côtes.

Gabriel sauta en arrière, le souffle court. Son cœur cognait contre ses côtes comme un oiseau en cage.

— Tu apprends, murmura-t-il, la voix étranglée par une soudaine terreur.

Le Janissaire ne sourit pas, mais ses yeux, d'un noir d'obsidienne, semblèrent s'éclairer d'une lueur de reconnaissance troublante. Il n'était plus seulement un automate de chair placé sur son chemin par le destin ; il devenait un miroir.

Ils s'observèrent, deux spectres prisonniers d'une arène de pierre chauffée à blanc. Autour d'eux, le monde s'écroulait. Un boulet de basilic percuta le bastion voisin, projetant des éclats de calcaire qui sifflèrent comme des frelons de fer. La poussière s'éleva en volutes dorées, voilant la scène d'une brume antique.

Gabriel attaqua de nouveau. Une feinte au visage suivie d'une botte secrète apprise dans les ruelles de Naples. Ismael bloqua avec le fort de sa lame, puis, d'un mouvement de poignet d'une souplesse inhumaine, il dévia la pointe de Gabriel pour porter un coup de pommeau en plein sternum. Le mercenaire chancela, l'air expulsé de ses poumons, le goût du sang envahissant sa bouche.

— Ton acier est fatigué, chrétien, dit Ismael. Comme ton âme.

Gabriel se redressa péniblement. Le soleil atteignait son zénith. L'ombre à ses pieds se rétractait, devenant une tache sombre et dense. Il restait peu de temps. Il devait franchir cette porte, atteindre la Mdina, trouver l'alchimiste avant que le mécanisme ne se réenclenche.

Il engagea le fer une nouvelle fois. Le duel devint une conversation muette, un échange de versets écrits dans le sang et la sueur. Chaque parade de Gabriel était contrée par une adaptation immédiate d'Ismael. C'était comme si le Janissaire puisait dans un réservoir de souvenirs communs, comme si la mémoire de leurs morts croisées infusait ses muscles. Gabriel sentit une sueur froide couler dans son dos, distincte de la chaleur accablante. Si son ennemi commençait à se souvenir, alors le cycle n'était plus une prison, mais une arène où le prédateur devenait plus fort à chaque aube.

Le cliquetis des épées se mêlait au grondement incessant des bombardes. Un parfum de jasmin, incongru et entêtant, commença à saturer l'atmosphère, étouffant l'odeur du soufre. C'était l'odeur de la fin. L'odeur de midi.

Gabriel tenta une dernière manœuvre désespérée. Il se jeta en avant, abandonnant toute garde, cherchant à passer sous le bras d'Ismael pour atteindre le verrou de la poterne. Le cimenterre s'abattit, une faux de lumière. Gabriel sentit le froid de l'acier s'enfoncer dans son épaule, brisant la clavicule dans un craquement sec. Il hurla, mais

ses doigts crispés parvinrent à effleurer le bronze du verrou.

Ismael le saisit par la gorge, le soulevant de terre avec une force de titan. Le visage du Janissaire était si proche que Gabriel pouvait voir les pores de sa peau et la tristesse infinie qui logeait dans son regard.

— Pourquoi reviens-tu toujours ? demanda Ismael dans un souffle. Laisse la poussière retourner à la poussière.

— Parce que... je n'ai pas... fini, parvint à articuler Gabriel, le sang bouillonnant dans sa gorge.

À cet instant, le premier coup de midi sonna au clocher lointain de la cité. Le son se répercuta sur les flots de la Méditerranée, profond, funèbre, définitif.

Ismael lâcha prise. Il leva les yeux vers le ciel bleu azur, là où une traînée de feu commençait à déchirer le firmament. Le grand boulet incendiaire, celui qui frappait toujours le magasin à poudre à la douzième seconde, arrivait.

Gabriel tomba au sol, le bras inerte, le regard fixé sur le Janissaire qui ne cherchait plus à combattre. L'homme de guerre semblait soudain en paix, ses mains jointes dans une prière silencieuse.

Le parfum de jasmin devint insupportable, une caresse de velours qui brûlait les narines.

Deuxième sonnerie.

Troisième sonnerie.

Gabriel rampa vers la poterne, ses doigts griffant le sol de terre battue. Il ne regardait plus Ismael. Il ne regardait plus le ciel. Il fixait une petite fissure dans le mur, un

détail qu'il n'avait jamais remarqué auparavant. Une petite fleur de câprier, blanche et fragile, poussait entre deux blocs de grès, défiant le feu et le fer.

Dixième sonnerie.

Le monde devint blanc. Une chaleur absolue, au-delà de toute douleur, l'enveloppa. Il sentit ses os s'effriter, sa chair se vaporiser, son esprit se fragmenter en mille éclats de verre. Et dans ce dernier instant de conscience, avant que le néant ne le reprenne, il vit l'ombre d'Ismael se dissoudre dans la lumière, et il sut.

Il sut que le Janissaire se souviendrait aussi, demain.

Onzième sonnerie.

Le silence. Un silence de mort, de cendre et d'éternité.

Douzième sonnerie.

Gabriel ouvrit les yeux. Le dos contre le grès suintant, il sentit le froid de la pierre mordre ses vertèbres. L'humidité de l'aube, saturée de sel et de salpêtre, pesait sur ses poumons. Dehors, le premier canon tonna.

# Chapitre 7

## Le Parfum du Mensonge

Le grès suintait une humeur saumâtre, une sueur de roche qui imprégnait sa chemise de lin rêche, collant le tissu à ses omoplates comme une seconde peau de malheur. Gabriel demeura un instant immobile, les paupières closes, laissant le froid du cachot dévorer la chaleur résiduelle de sa précédente agonie. Dans sa bouche, le goût de la cendre et du cuivre persistait, vestige immatériel d'une pulvérisation qu'il était le seul à avoir subie. Au-dehors, le fracas d'une première décharge de couleuvrine déchira le voile de l'aube, faisant trembler les assises du Fort Saint-Elmo. C'était le signal. Le métronome de la mort venait de reprendre son balancement impitoyable.

Il se redressa, les articulations craquant comme de vieux bois secs. Chaque mouvement ravivait la mémoire de ses membres déchiquetés, une douleur fantôme qui ne s'effaçait jamais tout à fait. Il ne regarda pas la porte de fer ; il savait que le verrou sauterait dans trois minutes, lorsque le sergent de garde viendrait distribuer les maigres rations de biscuit de mer et d'eau croupie. Gabriel n'avait plus faim de pain, il avait soif de temps.

Lorsqu'il franchit le seuil de sa cellule, il ne se dirigea pas vers les remparts où les Chevaliers de Malte, drapés dans leurs tabards de pourpre à croix blanche, exhortaient déjà les mercenaires et les galériens à la résistance. Il évita les couloirs encombrés de brancards où les blessés hurlaient sous le fer rouge des barbiers-chirurgiens. L'odeur de la gangrène et de la sueur rance était une chape de plomb, mais Gabriel cherchait autre chose. Une note discordante dans cette symphonie de putréfaction.

Il descendit vers les entrailles du fort, là où la roche mère de l'île rencontrait les fondations maçonnées par les bâtisseurs de l'Ordre. Les marches étaient glissantes de

salpêtre. Plus il s'enfonçait dans les galeries inférieures, plus l'air devenait lourd, saturé d'une humidité qui semblait peser sur ses poumons comme du plomb fondu. C'est là, au détour d'une voûte basse où les rats s'égayaient en couinant, qu'il le sentit à nouveau.

Le jasmin.

C'était un parfum d'une insolence absolue, une fragrance de jardin suspendu, de soie fine et de nuits d'Orient, totalement étrangère à la poussière de pierre et à la poudre noire qui suffoquaient Malte. Cette effluve n'appartenait pas à la guerre ; elle était le masque d'un crime plus ancien.

Gabriel pressa sa cicatrice, ce croissant de chair durcie sur sa pommette qui semblait palpiter à l'approche du secret. Il suivit la trace olfactive, ses doigts effleurant les parois rugueuses. Il parvint devant une niche dérobée, dissimulée derrière un empilement de barils de poix vides. Là, le sol de terre battue avait été récemment remué.

À genoux, il creusa avec la fureur d'un fossoyeur. Ses ongles se fendirent, la terre s'incrusta sous sa peau, mais il ne s'arrêta que lorsque ses phalanges heurtèrent un objet dur. Il dégagea les débris d'une fiole de verre soufflé, d'une finesse telle qu'elle semblait faite de larmes solidifiées. Le flacon était brisé, mais une substance huileuse, d'un bleu sombre et irisé comme l'aile d'un scarabée, maculait encore les éclats de cristal.

Il approcha un fragment de son visage. L'odeur de jasmin le frappa avec la force d'un coup de dague, mais derrière la fleur, il identifia l'âcreté du vitriol et la douceur écoeurante du phosphore. Ce n'était pas un onguent, c'était un catalyseur.

« L'alchimie des ombres », murmura-t-il, sa voix s'enrouant dans la pénombre.

Il observa l'emplacement de la fiole. Elle se trouvait exactement au-dessus d'une veine de quartz qui courait dans le socle rocheux du fort, une faille naturelle qui s'enfonçait profondément sous la poudrière principale. Ses yeux se levèrent vers le plafond de la galerie, où des fissures invisibles reliaient ce point aux structures supérieures.

Un souvenir lui revint brusquement, une image arrachée à sa propre enfance qu'il sentit s'étioler à mesure qu'il la formulait : le visage de sa mère, le rire d'une sœur dont il ne savait plus le nom. La rançon de la boucle. Chaque vérité payée par un oubli.

Il comprit alors le mécanisme. Ce n'était pas une mèche lente qui déclenchait l'enfer de midi. Ce n'était pas la main d'un traître mettant le feu aux poudres. C'était une réaction de résonance.

Il se rappela la vibration qui parcourait le fort à chaque fois que les cloches de la chapelle de Saint-Elmo sonnaient la douzième heure. Le bourdon, une masse de bronze coulée avec un excès d'étain pour en augmenter la portée, produisait une note d'une profondeur anormale. Cette onde sonore, voyageant à travers la pierre de grès, venait frapper cette fiole. La substance à l'intérieur, instable et sensible aux fréquences précises du bronze, s'échauffait jusqu'à l'ignition spontanée.

Le jasmin n'était que le parfum du détonateur.

Soudain, des pas lourds résonnèrent dans la galerie. Une lueur de torche dansa sur les murs humides, projetant une ombre immense et déformée. Gabriel se figea, les éclats de verre serrés dans sa main jusqu'au sang.

« Frère Gabriel ? »

La voix était calme, dépourvue de toute émotion humaine. L'Inquisiteur Valerius apparut, sa silhouette ascétique découpée par la lumière vacillante. Ses vêtements de

soie noire ne semblaient pas avoir recueilli un grain de la poussière qui recouvrait tout le reste du monde. Ses yeux d'un bleu délavé se fixèrent sur les mains sanglantes de Gabriel, puis sur le trou béant dans la terre.

« Vous avez un talent singulier pour déterrer ce qui devrait rester enfoui, mercenaire », dit Valerius en avançant d'un pas lent, le bruit de ses semelles sur la pierre sonnait comme un glas. « Le Grand Maître de la Valette croit que nous mourons pour la gloire du Christ. Les Turcs croient qu'ils meurent pour Allah. Mais vous, vous savez que nous ne sommes que les rouages d'une horloge qui refuse de s'arrêter. »

Gabriel se releva, ignorant la douleur dans ses doigts. « Pourquoi ? Pourquoi détruire le fort de l'intérieur ? »

Valerius esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux. « La purification exige un sacrifice total. Si Saint-Elmo tombe par la main de Dieu, l'Europe se réveillera. Si elle tombe par la simple force des canons ottomans, elle ne fera que pleurer. La déflagration doit être... absolue. »

L'Inquisiteur sortit de sa manche une petite clochette d'argent, un objet d'une facture exquise. « Vous avez trouvé le parfum, Gabriel. Mais vous avez oublié l'heure. »

Au-dessus d'eux, le premier coup de midi tonna.

La vibration fut immédiate. Sous les pieds de Gabriel, le sol commença à frémir. Il regarda les résidus bleus sur les éclats de verre dans sa main. Ils commençaient à luire d'une lueur interne, une incandescence chimique qui répondait au chant du bronze.

Deuxième coup.

L'odeur de jasmin devint suffocante, une vapeur épaisse qui semblait vouloir lui emplir les poumons pour les brûler de l'intérieur. Valerius ne bougeait pas, son visage

de marbre tourné vers la voûte, comme s'il attendait une ascension.

Troisième coup.

Gabriel s'élança vers l'Inquisiteur, mais ses membres semblaient mus par une force contraire, comme s'il nageait dans de la mélasse. Le temps commençait à se distordre, les sons s'étirant en gémissements métalliques.

Quatrième coup.

Il vit la fissure dans le mur, celle où poussait la fleur de câprier qu'il avait remarquée dans sa vie précédente. Elle n'était pas encore là. Elle ne pousserait que plus tard, dans les décombres, nourrie par son propre sang.

Cinquième coup.

La chaleur monta des profondeurs. Ce n'était plus le soleil de Malte, mais le souffle d'un athanor souterrain. Gabriel comprit que Valerius n'était pas seulement un juge, mais le gardien de la boucle, l'horloger de ce supplice.

Sixième coup.

« À demain, Gabriel », murmura l'Inquisiteur alors que la lumière bleue commençait à lécher les parois de la poudrière voisine.

Septième coup.

Le monde bascula. La gravité l'abandonna. Il vit les barils de poix se soulever comme s'ils étaient portés par des mains invisibles.

Huitième coup.

Le silence se fit brusquement, un vide sonore avant l'apocalypse. Gabriel ferma les yeux, cherchant désespérément à retenir un dernier souvenir : le goût d'une orange mûre, le vent sur une colline de Toscane... mais tout s'évaporait, aspiré par le jasmin.

Neuvième coup.

Une onde de choc invisible lui brisa les côtes. Il ne sentit pas la douleur, seulement une expansion infinie de son être.

Dixième coup.

Le blanc. Ce blanc absolu qui n'était pas de la lumière, mais l'absence de tout.

Onzième coup.

Il n'était plus un homme, il était une trajectoire, un débris de chair et de fer emporté par une volonté divine et cruelle.

Douzième coup.

Gabriel ouvrit les yeux. Le dos contre le grès suintant, il sentit le froid de la pierre mordre ses vertèbres. L'humidité de l'aube, saturée de sel et de salpêtre, pesait sur ses poumons. Dehors, le premier canon tonna.

Il porta ses mains à son visage. Elles étaient propres, exemptes de terre et de sang, mais sous ses ongles, il restait une trace infime d'une substance bleue qui sentait le jasmin.

Il se redressa. Il savait maintenant où se trouvait la fiole. Mais il savait aussi que l'Inquisiteur l'attendait.

# Chapitre 8

## L'Érosion de l'Âme

Le froid de la pierre n'était plus une sensation, mais une ponction. Gabriel pressa ses paumes contre le grès suintant de la cellule, cherchant dans la rugosité du minéral un ancrage que son esprit lui refusait désormais. Sous ses ongles, la trace bleutée, ce résidu d'outremer au parfum de jasmin, luisait d'une lueur sourde, presque organique. C'était l'unique vestige de la déflagration précédente, la seule preuve que les flammes de midi n'étaient pas une simple fièvre de son cerveau malade. Il tenta de prononcer son nom. Sa langue, chargée d'une salive amère de salpêtre, heurta ses dents. Gabriel. Gabriel... quoi ? Le patronyme s'était dissous. Il chercha l'image de la métairie de son enfance, le visage de sa mère, l'odeur du pain de seigle sortant du four, mais il ne trouva qu'un gouffre gris, une page de parchemin grattée jusqu'à la transparence par le stylet d'un scribe impitoyable. Chaque retour à l'aube était une dîme prélevée sur sa substance. Il n'était plus qu'une enveloppe de cuir et de nerfs, un automate de chair dont les rouages commençaient à grincer sous le poids de l'éternité.

Il se leva, les articulations craquant comme de vieux bois secs. Son pourpoint de lin, raidi par la sueur séchée de mille réveils identiques, frotta douloureusement contre son torse. C'est alors qu'il la sentit : une brûlure fulgurante traversa son épaule gauche. Il arracha la toile grossière de sa chemise, s'attendant à voir la chair lacérée par l'éclat de fonte qui l'avait fauché lors de la boucle précédente. La peau était lisse, tannée par le soleil de Malte, exempte de toute plaie. Pourtant, la douleur était là, précise, hurlante, une cicatrice fantôme gravée non dans la chair, mais dans la mémoire du corps. Il en parcourait les contours invisibles du bout des doigts, sentant la chaleur du métal imaginaire. Il était devenu un palimpseste de tourments, une carte de souffrances que l'œil ne pouvait lire, mais que l'âme portait comme un fardeau de plomb.

Dehors, le fracas du siège reprenait son rythme de forge infernale. Le tonnerre des bombardes ottomanes ébranlait les fondations du Fort Saint-Elmo, faisant pleuvoir une poussière de chaux sur ses cheveux poisseux. Gabriel sortit de la geôle, ses pas le portant par habitude vers les remparts. Il croisa le jeune page, celui qui perdrait la moitié de son visage à la troisième heure, et le vieux chevalier d'Aragon qui prierait devant une icône de la Vierge jusqu'à ce qu'un boulet ne réduise l'autel en échardes. Il les voyait comme des spectres, des ombres déjà dévorées par le temps, alors que lui seul demeurait, captif de cet instant de grès et de sang.

La lassitude le submergea, plus lourde que le haubert le plus pesant. Pourquoi ne pas rester là, assis contre ce bastion, et attendre que le grand silence de midi ne devienne définitif ? Pourquoi ne pas offrir son cou au sabre d'un Janissaire et prier pour que, cette fois, le néant ne soit pas une porte dérobée ? Il ferma les yeux, laissant la chaleur du soleil levant caresser son visage. Mais alors, une image s'imposa à lui, plus nette que ses propres souvenirs : la silhouette de Valerius, l'Inquisiteur, debout dans l'ombre de la chapelle souterraine. Il revit ces doigts longs et ascétiques retourner un sablier dont le sable ne coulait pas vers le bas, mais semblait aspiré par le centre, tourbillonnant dans un vide contre nature. Valerius, avec ses yeux de lait et son sourire de marbre, n'était pas un témoin de cette agonie ; il en était l'horloger.

Cette vision agit sur Gabriel comme un coup de fouet. La haine, cette vieille alliée plus fidèle que l'espérance, ralluma une étincelle dans son regard éteint. Il ne pouvait mourir tant que cet homme tenait les rênes de son destin. Il devait briser le verre, disperser le sable, éteindre le jasmin.

Il se mit en marche à travers le chaos du fort. L'air était saturé d'une odeur de friture humaine, de soufre et de marée basse. Les cris des blessés, ces litanies de douleur qu'il connaissait par cœur, formaient la basse continue de cette symphonie macabre. Il évitait les débris avec une précision de somnambule, sachant exactement où la pierre allait éclater, où le feu allait jaillir. Il n'était plus un soldat, il était un courant d'air

glissant entre les mailles du destin.

Il parvint à la poterne ouest, là où les ombres s'étiraient, déformées par l'éclat du calcaire. C'est ici, derrière une pile de sacs de terre destinés à aveugler une brèche, qu'il la vit. La fiole. Elle était nichée dans une anfractuosité du mur, presque invisible sous la poussière de guerre. Un flacon de verre de Venise, aux reflets irisés, contenant un liquide d'un bleu si profond qu'il semblait avoir capturé un fragment du ciel de minuit. Le jasmin. L'odeur était si forte ici qu'elle lui donnait le vertige, étouffant les relents de charogne qui empestaient le bastion.

Gabriel tendit une main tremblante. Ses doigts effleur rent le verre frais.   cet instant précis, le sol vibra d'une intensité nouvelle. Ce n'était pas le choc d'un boulet, mais une pulsation, comme si le cœur de l' le venait de s'arrêter. Le temps s'étira, devint visqueux. Une ombre se projeta sur le mur devant lui, une ombre longue, fine, surmontée d'un chapeau à larges bords.

— Vous êtes en avance, Gabriel. D'ordinaire, il vous faut encore deux heures de massacre avant de trouver le chemin de la vérité.

La voix de Valerius était comme le crissement d'un scalpel sur de l'os. Gabriel se retourna lentement. L'Inquisiteur se tenait à quelques pas, les mains jointes dans ses manches de soie noire, imperturbable au milieu du vacarme des canons qui semblait s'assourdir à son approche.

— Mon nom... commença Gabriel, sa voix n'étant qu'un croassement. Rendez-moi mon nom.

Valerius inclina la tête, un éclair de curiosité froide dans ses yeux délavés.

— Un nom est une ancre, mon fils. Et vous n'avez plus de navire. Vous n'êtes plus qu'une trajectoire. Regardez vos mains. Elles s'effacent, n'est-ce pas ? Chaque fois

que le soleil atteint son zénith, vous perdez une couche de votre humanité. Bientôt, vous ne serez plus qu'une volonté pure, un instrument de Dieu — ou du diable — dénué de passé et d'avenir.

— Pourquoi ? rugit Gabriel en se jetant en avant, la fiole serrée contre son cœur.

Mais Valerius ne bougea pas. Il se contenta de fixer le sablier qu'il tenait maintenant à la main, un objet d'ébène et de cristal dont les grains d'or commençaient à s'agiter frénétiquement.

— Parce que Malte doit tomber, ou Malte doit survivre. Et le ciel n'arrive pas à se décider. Vous êtes le dé que nous jetons encore et encore, Gabriel, jusqu'à ce que le chiffre soit le bon.

Gabriel sentit le froid de la mort remonter le long de ses membres, bien avant que la première sonnerie de midi ne retentisse. Les cicatrices fantômes sur son corps se mirent à briller d'une lumière bleue, déchirant sa peau de l'intérieur. La douleur était telle qu'il tomba à genoux, le front contre la pierre brûlante. Le parfum de jasmin devint un linceul étouffant.

— Cette fois, murmura Valerius en retournant le sablier d'un geste sec, essayez de ne pas oublier le visage de celle que vous aimiez. C'est tout ce qu'il vous reste de couleur.

Le premier coup de cloche frappa l'air comme un couperet. Gabriel ferma les yeux, serrant la fiole si fort que le verre commença à s'enfoncer dans sa paume. Il ne sentait plus le grès, il ne sentait plus le vent. Il n'était plus qu'une note de musique suspendue au-dessus d'un abîme, attendant que l'horloger ne le précipite une fois de plus dans la fournaise de l'aube.

# Chapitre 9

## La Trahison de l'Airain

La poussière de calcaire, fine et corrosive comme un sel de démerite, s'insinuait dans les moindres replis de son pourpoint de cuir bouilli alors qu'il gravissait les marches en colimaçon de la tour de Mdina. Chaque pas de Gabriel résonnait contre les parois de grès, un écho sec, militaire, qui semblait compter les secondes restant avant l'embrassement. Ses poumons brûlaient d'un air saturé de salpêtre et de l'odeur rance du suif qui suintait des jointures de la pierre. Dans sa main droite, une barre d'acier dérobée aux forges du Grand Maître pesait comme le sceptre d'un roi déchu.

Il parvint enfin à la chambre des cloches. L'espace était vaste, habité par une pénombre que seules les meurtrières venaient balafrer de lames de lumière crue. Au centre, l'automate de fer et de bronze, cette horlogerie monstrueuse conçue par des maîtres nurembergeois, cliquetait avec une régularité de métronome funèbre. Les engrenages, massifs et dentelés comme des mâchoires de squales, tournaient dans un gémissement de métal frotté. Gabriel s'approcha, le regard fiévreux, cherchant le pignon de débrayage qu'il avait identifié lors de sa centième agonie.

Le parfum de jasmin, soudain, submergea l'odeur de la graisse et de la fiente de pigeon. Une effluve douce, anachronique, qui lui fit monter les larmes aux yeux.

— Vous arrivez tard, Gabriel. Trop tard pour la mécanique, mais peut-être à temps pour la pénitence.

La voix de Valerius était une lame de glace glissant sur de la soie. L'Inquisiteur se tenait dans l'ombre du grand bourdon, sa silhouette ascétique se confondant avec les poutres de chêne noirci. Ses mains étaient jointes dans les manches de sa robe de bure

sombre, et ses yeux d'un bleu délavé semblaient lire la partition de l'invisible derrière le front du mercenaire.

— Écartez-vous, prêtre, grogna Gabriel. Sa voix était une râpe, usée par les cris de mille morts. Je vais briser ce dieu d'acier. Si la cloche se tait, le feu ne descendra pas. L'horloge s'arrêtera et nous sortirons enfin de ce midi de soufre.

Valerius esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses pommettes saillantes. Il fit un pas vers la lumière, et Gabriel vit que l'Inquisiteur tenait entre ses doigts un petit rouage d'airain, une pièce minuscule mais vitale qu'il avait déjà extraite du mécanisme.

— L'architecture du temps ne repose pas sur une roue dentée, mon fils. Vous croyez être un grain de sable dans l'engrenage, mais vous n'êtes que l'huile qui permet au cycle de ne jamais s'enrayer. J'ai prévu votre venue à chaque battement de cœur de cette cité. Vous saboterez ce levier, et la tension s'accumulera jusqu'à ce que le ressort n'éclate, provoquant la déflagration que vous redoutez tant. C'est votre main, et non celle de Dieu ou des Turcs, qui allume le brasier.

Gabriel ne répondit pas. Il se jeta sur le mécanisme, levant sa barre d'acier pour frapper le pivot central. Le choc fut assourdissant. Des étincelles jaillirent, illuminant brièvement la chambre haute, mais le fer de Mdina semblait plus dur que la volonté humaine. Il frappa encore, les muscles de ses bras tendus à rompre, la sueur piquant ses yeux. À chaque coup, le tic nerveux de sa pommette s'accroissait, une pulsation de douleur bleue qui irradiait depuis sa cicatrice.

Soudain, le rythme du cliquetis changea. Un craquement sinistre retentit, non pas venant de l'horloge, mais de l'air lui-même.

— Regardez, murmura Valerius, désignant la meurtrière d'un doigt long et pâle. Le temps se lasse de vos maladresses.

Gabriel se tourna vers l'ouverture. Ce qu'il vit lui arracha un cri sourd. Au-dessus des remparts de Mdina et des tentes blanches de l'armée de Mustapha Pacha, le ciel ne se contentait plus de vibrer sous la chaleur. Il se déchirait. Des lambeaux d'azur s'effiloçaient pour laisser apparaître des visions impossibles : des navires de fer, dépourvus de voiles et de rames, fendant une mer de mercure ; des chars d'acier crachant le feu sans chevaux pour les tirer ; et plus haut encore, des cités de verre et de lumière s'élevant vers des étoiles que l'homme n'avait pas encore nommées.

Des sons étranges, des rugissements de moteurs et des chants électriques, s'engouffraient par les fenêtres, se mêlant au tonnerre des canons de 1565. Malte n'était plus une île, elle était un carrefour de siècles brisés, un palimpseste où l'encre des époques se mélangeait dans une confusion atroce.

— Qu'est-ce que c'est ? hoqueta Gabriel, lâchant son arme qui rebondit lourdement sur le plancher de bois.

— C'est le prix de votre insistance, répondit l'Inquisiteur en se rapprochant, son visage baigné par la lueur d'un soleil qui semblait maintenant triple. Chaque fois que vous tentez de dévier la course de l'aiguille, vous créez une fissure. Le monde est une étoffe usée, Gabriel. À force de tirer sur le fil de votre propre salut, vous déchirez la trame de la Création.

Le mécanisme de l'horloge s'emballa. Les poids de plomb chutèrent brutalement dans la cage d'escalier. Le premier coup de midi commença à s'armer. Le marteau de fer s'éleva, une masse noire et inexorable.

Gabriel sentit le froid de la mort remonter le long de ses membres, mais cette fois, ce n'était pas la mort par le feu. C'était une dissolution. Ses mains, noires de cambouis, commençaient à devenir translucides. Il voyait à travers sa propre chair les rouages de la tour. Les souvenirs de sa mère, du goût du vin de Sicile, de l'odeur du lin propre, s'évaporaient comme une rosée matinale sous un vent de sirocco.

— Arrêtez-le ! hurla-t-il à Valerius. Vous qui savez tout, faites cesser ce supplice !

L'Inquisiteur posa une main sur l'épaule de Gabriel. Sa poigne était d'une force inhumaine, comme si ses os étaient faits du même airain que les cloches.

— On ne peut arrêter ce qui a déjà eu lieu dix mille fois. Nous jetons encore et encore, Gabriel, jusqu'à ce que le chiffre soit le bon. Mais le chiffre n'est jamais le bon, car vous refusez de lâcher la fiole. Vous refusez de lâcher votre haine de l'instant.

Le marteau frappa.

Le son ne fut pas une note de musique, mais un déchirement physique. L'onde de choc projeta Gabriel contre le mur. Les fragments d'autres siècles dans le ciel s'intensifièrent. Il vit un oiseau d'argent immense rayer l'azur dans un sifflement de démon, juste avant qu'un boulet de canon ottoman ne vienne pulvériser la corniche de la tour.

La pierre éclata. Le feu, le vieux feu familier de midi, s'engouffra dans la chambre. Les flammes étaient d'un bleu électrique, dévorant non seulement le bois et le cuir, mais aussi les ombres et les cris. Gabriel vit Valerius rester debout au centre de l'incendie, imperturbable, les yeux fixés sur le sablier qu'il tenait à nouveau.

L'Inquisiteur retourna le verre.

— À demain, Gabriel. Tâchez cette fois de ne pas oublier le nom de la rose.

La douleur explosa, une fleur de soufre s'épanouissant dans sa poitrine. Le parfum de jasmin devint un linceul étouffant, une nappe de douceur qui l'aspirait vers le bas, loin de la lumière, loin du fer. Il sentit ses os se briser, sa peau se transformer en poussière de grès, son esprit s'étirer jusqu'à la rupture.

Puis, le silence. Un silence de tombeau, de crypte oubliée.

Il ouvrit les yeux. Son front était appuyé contre une pierre froide et humide. Une goutte d'eau tomba d'une voûte invisible et s'écrasa sur sa nuque. L'odeur de la cellule de Saint-Elmo, mélange de salpêtre et de désespoir, remplaça celle du jasmin. Au loin, très loin, un coq chanta. L'aube pointait sur Malte, une aube grise comme une lame de dague.

Gabriel porta la main à sa pommette droite. La cicatrice le brûlait. Il chercha dans sa mémoire le visage d'une femme, un nom, un lieu, mais il ne trouva qu'une page blanche, raturée par la suie. Il ne lui restait que le poids du fer et l'attente de midi.

Il se releva, ses articulations criant leur calvaire, et commença à tracer une nouvelle marque sur le mur de sa prison, à côté des milliers d'autres. La boucle était bouclée, et le grand horloger de Mdina venait de remonter le ressort de son agonie.

# Chapitre 10

## Le Secret de l'Alchimiste

La poisseuse moiteur de l'aube collait la chemise de lin de Gabriel à son échine, une seconde peau de sel et de crasse qui semblait vouloir l'étouffer avant même que le premier boulet ottoman ne déchire le ciel. Accroupi dans l'ombre portée d'une courtine de grès, il sentait sous ses doigts la rugosité de la pierre maltaise, cette roche poreuse qui buvait le sang des hommes avec une soif insatiable. Ses articulations, rouillées par des centaines de réveils identiques, criaient leur calvaire à chaque mouvement, mais son esprit, lui, était une lame de Tolède, affûtée par la répétition macabre de ses propres morts.

Il connaissait chaque interstice de ce mur, chaque fissure où le lézard se tapit, chaque tache de suif laissée par les torches des sentinelles. À cet instant précis, à l'heure où la lumière hésite encore entre le gris de la cendre et l'ocre de la fournaise, un homme devait paraître. Un fantôme de soie et de cuir, glissant entre les décombres du bastion nord.

Le craquement d'une sandale sur le gravier pétrifié lui parvint. Gabriel ne tourna pas la tête ; il comptait les battements de son cœur, ce métronome de chair qui marquait l'approche de la fin. Un, deux, trois.

L'ombre s'allongea sur le sol, une silhouette svelte coiffée d'un turban étroit, signe des messagers de Mustafa Pacha. L'Ottoman se déplaçait avec la grâce d'un léopard, une main sur la garde de son cimeterre, l'autre serrant contre son flanc une sacoche de cuir bouilli. Gabriel ne lui laissa pas le temps de percevoir le danger. Il jaillit de son renforcement, non comme un soldat, mais comme un rouage d'horlogerie s'insérant dans une encoche prédéfinie.

Le choc fut sourd. Gabriel plaqua une main calleuse sur la bouche du messager tandis que de l'autre, il enfonçait sa dague de miséricorde entre la deuxième et la troisième côte, là où le pourpoint de soie offrait le moins de résistance. Il sentit le dernier souffle de l'homme s'écraser contre sa paume, une chaleur humide qui lui rappela, avec une ironie cruelle, qu'il était le seul ici à ne pas pouvoir véritablement mourir.

Il traîna le corps dans l'obscurité d'une poterne condamnée. Ses mains tremblaient légèrement — le tribut de la mémoire. Il fouilla la sacoche avec une hâte fébrile, écartant des pièces d'or et un chapelet de bois de santal pour ne saisir qu'un mince rouleau de parchemin, scellé d'une cire noire dont l'odeur de soufre et de musc lui souleva le cœur.

Il brisa le sceau. Le texte était un entrelacs de caractères arabes et de symboles hermétiques, une langue de feu qu'il avait mis vingt boucles à déchiffrer, mot après mot, mort après mort.

\*« Aqua Regia, sept parts de vitriol, le souffle du dragon capturé dans le sel de l'alchimiste. Verser la rosée de mercure pour éteindre le soleil de midi. »\*

La formule. Ce n'était pas une simple charge de poudre qui pulvérisait Saint-Elmo chaque jour à la douzième sonnerie, mais un catalyseur alchimique, une invention impie capable de transformer l'air lui-même en un brasier d'enfer. Et le secret de sa neutralisation tenait dans ces quelques lignes raturées.

Gabriel rangea le parchemin dans sa botte. Il devait faire vite. Le soleil montait déjà, transformant la Méditerranée en un miroir d'étain fondu. La rumeur du camp turc, au-delà des fossés, s'enflait comme le grondement d'une marée de fer. Les Janissaires préparaient leurs échelles, les bombardes commençaient à cracher leur fumée noire.

Il s'engagea dans les entrailles du fort, évitant les couloirs principaux où les

Chevaliers de l'Ordre, drapés dans leurs tabards rouges à croix blanche, exhortaient les survivants à une agonie glorieuse. Gabriel n'avait que faire de la gloire. Il cherchait le silence.

Soudain, il se figea. Au bout d'une galerie voûtée, une silhouette noire se découpait contre la clarté crue de la cour. L'Inquisiteur Valerius.

L'homme de Dieu se tenait immobile, les mains jointes dans ses larges manches de soie, le visage d'une pâleur de cire encadré par un capuchon sombre. Il ne semblait pas regarder Gabriel, mais plutôt scruter l'invisible, comme s'il pouvait percevoir les fils du temps qui s'emmêlaient autour du mercenaire. L'odeur de l'encens et du vieux papier qui émanait de lui luttait contre la puanteur de la charogne qui montait des remparts.

— Le temps est un cercle, Gabriel, murmura Valerius sans bouger, sa voix résonnant comme un glas dans la pierre. Vouloir en sortir, c'est vouloir arracher les aiguilles du cadran de Dieu.

Gabriel sentit une sueur froide perler sur sa cicatrice. Il savait que l'Inquisiteur n'était pas un homme ordinaire. Dans plusieurs de ses vies précédentes, Valerius l'avait fait interroger, cherchant à comprendre pourquoi ce mercenaire connaissait les attaques avant qu'elles ne surviennent. Les tortures de l'Inquisition étaient les seuls souvenirs que Gabriel ne parvenait pas à effacer, des marques rouges gravées dans la substance même de son âme.

— Ce n'est pas Dieu qui a remonté ce ressort, Monseigneur, répondit Gabriel d'une voix rauque. C'est le diable, ou un homme qui a trop lu ses grimoires.

Il n'attendit pas de réponse et s'engouffra dans un escalier dérobé, un boyau étroit où l'air manquait. Il entendit derrière lui le froissement léger de la soie sur la pierre, mais il ne se retourna pas. Il connaissait le labyrinthe mieux que son propre nom.

Il parvint enfin aux poudrières, situées dans les fondations les plus profondes du fort, là où le calcaire est imprégné d'une humidité séculaire. L'odeur de la poudre noire, ce mélange âcre de charbon et de salpêtre, lui piqua les narines. Au centre de la salle, parmi les barils cerclés de fer, se trouvait une caisse de bois sombre, marquée d'un croissant d'argent. Le catalyseur.

Gabriel sortit de sa besace une fiole de verre qu'il avait dérobée lors d'une précédente existence dans l'officine d'un apothicaire de Mdina. Elle contenait un liquide argenté, lourd et mouvant. La rosée de mercure.

Ses mains ne tremblaient plus. Il s'approcha de la caisse. Le mécanisme à l'intérieur émettait un cliquetis régulier, presque imperceptible, le battement de cœur de l'apocalypse. Il restait peu de temps. Dehors, le premier coup de cloche de midi retentit, une note lourde qui fit vibrer la pierre.

Un.

Gabriel commença à verser le mercure sur le couvercle de la caisse, là où une petite ouverture permettait d'atteindre le cœur de la substance alchimique.

Deux.

La fumée commença à s'élever, une vapeur bleutée aux reflets de nacre.

Trois.

Un bruit de pas résonna à l'entrée de la poudrière. Valerius était là, sa silhouette ascétique barrant la seule issue. Ses yeux blancs semblaient briller dans la pénombre.

Quatre.

— Si tu arrêtes ce mécanisme, Gabriel, tu ne seras plus qu'un homme de paille dans un monde de feu. La boucle est ta seule protection contre le néant.

Cinq.

Gabriel ignore l'Inquisiteur. Il vida la fiole. Le liquide argenté s'engouffra dans les rouages, provoquant un sifflement de serpent enragé.

Six.

La chaleur dans la pièce monta brusquement. La pierre elle-même semblait gémir sous la pression.

Sept.

Gabriel sentit un souvenir d'enfance s'effacer. Le visage de sa mère, son rire dans un champ de blé quelque part en Castille, se dissipa comme une brume au soleil. Il ne restait que le vide.

Huit.

Valerius fit un pas en avant, une dague d'argent à la main.

— Meurs une dernière fois, mercenaire, et prie pour que l'oubli soit miséricordieux.

Neuf.

Gabriel saisit une barre de fer et l'enfonça dans le mécanisme, forçant les rouages. Le métal grinça, une plainte déchirante qui couvrit le tumulte de la bataille au-dessus de leurs têtes.

Dix.

Le catalyseur commença à luire d'une lumière insoutenable. Le parfum de jasmin, ce signe avant-coureur de la déflagration, envahit la poudrière, doux et écœurant.

Onze.

Gabriel regarda Valerius. L'Inquisiteur ne bougeait plus, son visage figé dans une expression d'extase ou de terreur pure. Le monde entier semblait suspendu à un fil de soie.

Douze.

Le clocher de Saint-Elmo frappa son dernier coup. Gabriel ferma les yeux, attendant le déluge de feu, la pulvérisation de ses os, le retour brutal contre le mur froid de sa cellule.

Le silence tomba.

Un silence absolu, terrifiant, un silence qui n'avait pas existé à Malte depuis le début du siège. Pas d'explosion. Pas de cris. Juste le crépitement du mercure qui achevait de consumer le catalyseur.

Gabriel ouvrit les yeux. La poudrière était intacte. Valerius avait disparu, comme s'il n'avait été qu'une ombre projetée par la lumière mourante. Le mercenaire porta la main à sa pommette. La cicatrice ne le brûlait plus.

Il se releva, les jambes flageolantes, et gravit les marches vers la surface. Lorsqu'il atteignit les remparts, il vit les Janissaires figés dans leur élan, les boulets suspendus dans les airs, la fumée des canons immobile comme des sculptures de coton noir.

Le temps ne s'était pas brisé. Il s'était arrêté.

Gabriel marcha seul au milieu des statues de chair et de fer, le seul être vivant dans une cité de pierre, cherchant dans ce midi éternel la seconde de silence qu'il avait tant poursuivie, et qui était désormais sa seule prison.

# Chapitre 11

## L'Assaut Final du Temps

La pierre de Malte ne rend jamais la fraîcheur de la nuit ; elle l'étouffe sous une chape de poussière ocre, gardant en son sein la fièvre de la veille pour mieux consumer l'aube naissante. Gabriel ouvrit les paupières. Le plafond de sa cellule, une voûte de globigérine rongée par le salpêtre, était le premier feuillet de son missel de douleur. Il connaissait chaque fissure, chaque moisissure dessinant des continents oubliés sur le calcaire. À sa gauche, le seau d'eau croupie où flottait une mouche morte. À sa droite, l'entaille profonde qu'il avait gravée dans le mortier avec l'ongle de son pouce.

Il ne compta pas les jours. Le temps n'était plus une ligne, mais une roue de supplice.

Le premier coup de canon tonna au loin, sourd, ébranlant les fondations du Fort Saint-Elmo. C'était le signal. Le Grand Turc réveillait ses monstres de bronze. Gabriel se redressa, ses articulations craquant comme de vieux agrès de galère. Son pourpoint de cuir bouilli, raidi par la sueur de mille morts, lui écorcha la peau. Il ne sentait plus la morsure du tissu, seulement cette vibration sourde dans sa moelle épinière, le tic-tac d'une horloge invisible dont il était le seul rouage conscient.

Il sortit de la cellule avant même que le geôlier ne paraisse au détour du corridor. Il savait que l'homme s'arrêterait pour rajuster sa braie à trois pas de la porte ferrée. Gabriel se glissa dans l'ombre d'un renforcement, le corps tendu, comptant les battements de son cœur. Un. Deux. Trois. Le bruit des clés, le soupir gras du garde. D'un mouvement fluide, répété jusqu'à la perfection mécanique, Gabriel lui brisa la nuque. Le corps s'affaissa sans un bruit sur le sol de terre battue. Il ramassa la dague à la garde de fer et s'élança vers la lumière aveuglante des remparts.

Dehors, l'air n'était qu'un hurlement de métal et de soufre. Le ciel, d'un bleu d'émail impitoyable, était strié par les trajectoires des boulets de pierre. Gabriel ne courait pas ; il dansait une chorégraphie macabre dont il avait appris chaque pas dans le sang.

À l'angle de la courtine ouest, il ne ralentit pas. Il savait qu'à cet instant précis, un Basilic ottoman cracherait un projectile de deux cents livres. Le boulet pulvérisa le parapet à l'endroit exact où il se serait trouvé s'il avait hésité d'une seconde. Les éclats de pierre sifflèrent à ses oreilles comme des frelons de feu. Il ne tourna pas la tête. Il enjamba les restes d'un Chevalier de l'Ordre, dont la cuirasse n'était plus qu'une écuelle de chair broyée, et s'engouffra dans la brèche béante.

— Par ici, mécréant ! hurla une voix rauque.

Un Janissaire, drapé dans un manteau de laine blanche maculé de boue, surgit des décombres, le yatagan levé. Gabriel plongea sous la lame, sentant le souffle de l'acier contre sa nuque, et planta sa dague dans le défaut de l'armure, sous l'aisselle. Il ne s'arrêta pas pour voir l'homme mourir. Il connaissait le rôle de ce soldat, il l'avait entendu cent fois.

Il traversa la place d'armes, un chaos de poutres calcinées et de cadavres que les mouches commençaient déjà à recouvrir d'un suaire vrombissant. L'odeur était insoutenable : un mélange de charogne, de poudre noire et de mer morte. À chaque pas, un souvenir d'enfance s'effiloçait dans son esprit. Le visage de sa mère devenait une tache floue, remplacée par la trajectoire précise d'une flèche incendiaire qui vint se planter dans le fût d'un canon à sa droite. Il payait le prix de sa prescience en oubliant qui il était avant le siège.

Il atteignit les remparts extérieurs, là où la mer battait les rochers avec une indifférence millénaire. C'est là qu'il l'attendait.

Ismael.

Le capitaine des Janissaires se tenait debout sur un amoncellement de gravats, son estremaçon de Damas brillant d'un éclat froid. Son visage, barré d'une cicatrice identique à celle de Gabriel, était d'un calme effrayant. Ismael était l'anomalie, le seul être dont les mouvements semblaient parfois défier la répétition, comme s'il percevait lui aussi les échos de la boucle.

— Encore toi, voyageur de l'ombre, murmura Ismael dans un sabir de maltais et de turc.

Gabriel ne répondit pas. Il ramassa une épée longue sur le corps d'un sergent décapité. Le poids de l'arme était parfait. L'acier était tiède, chauffé par le soleil de onze heures et demie.

Le duel commença sans sommation. Ce n'était pas un combat, mais une conversation entre deux maîtres de l'impossible. Ismael frappa de haut en bas, une attaque brutale visant à briser la garde. Gabriel dévia la lame d'un mouvement de poignet millimétré, sachant que le Turc enchaînerait par un coup de pied au bas-ventre. Il recula d'un demi-pas, le talon trouvant une prise solide sur une pierre descellée qu'il avait repérée lors de sa douzième vie.

Les lames s'entrechoquèrent, jetant des étincelles qui se perdaient dans la fournaise de midi. Ismael souriait, un rictus de prédateur.

— Tu connais mes coups, chrétien. Mais connais-tu la fatigue de ton propre bras ?

Gabriel sentait effectivement la lassitude peser sur ses épaules. Chaque mort laissait une trace invisible, une érosion de l'âme que nulle renaissance ne pouvait effacer. Il para un revers, sentant l'onde de choc remonter jusqu'à son coude. Il savait qu'Ismael allait feindre une estocade pour mieux l'égorger du revers. Il ne bougea pas son épée.

Il attendit l'instant ultime, celui où le soleil atteindrait le zénith exact.

— Le temps est une prison dont les murs sont de sable, haleta Gabriel, la gorge sèche.

Il plongea en avant, non pas pour parer, mais pour recevoir le coup. La lame d'Ismael lui entama l'épaule, mais Gabriel utilisa l'élan pour saisir le poignet du Turc. De sa main libre, il dégaina le stylet caché dans sa botte.

À cet instant, le premier coup de cloche de la cathédrale de Mdina résonna dans le lointain.

Un.

Gabriel plongea son stylet dans la gorge d'Ismael. Le sang jaillit, chaud et poisseux, inondant ses doigts.

Deux.

Le capitaine ottoman s'effondra, ses yeux d'ambre fixés sur Gabriel avec une lueur de reconnaissance, ou peut-être de gratitude.

Trois.

Gabriel se détourna du mourant et courut vers la poudrière principale, située sous la chapelle du fort. Il savait que dans neuf secondes, une mèche lente allumée par un traître atteindrait les barils de salpêtre. S'il ne l'éteignait pas, le fort entier deviendrait un volcan.

Quatre. Cinq.

Il dévala les marches de pierre, ses bottes glissant sur le sang qui ruisselait des étages

supérieurs. L'obscurité de la crypte l'enveloppa, une ombre moite qui sentait l'encens rance et la terre froide.

Six. Sept.

Il vit la lueur. Une petite étincelle courant sur une cordelette de chanvre poissée de soufre, rampant vers les montagnes de tonneaux cerclés de fer.

Huit. Neuf.

Gabriel se jeta au sol, ses mains cherchant la mèche. Il la saisit à quelques pouces de l'orifice du premier baril. La brûlure fut atroce, le feu dévorant la chair de sa paume, mais il ne lâcha pas. Il écrasa l'étincelle entre ses doigts, sentant l'odeur de sa propre peau grillée.

Dix.

Il resta là, prostré sur le sol de pierre, le souffle court, attendant la déflagration habituelle. Celle qui le réduisait en cendres et le renvoyait au mur froid de sa cellule.

Onze.

Le silence tomba.

Un silence absolu, terrifiant, un silence qui n'avait pas existé à Malte depuis le début du siège. Pas d'explosion. Pas de cris. Juste le crépitement du mercure qui achevait de consumer le catalyseur.

Gabriel ouvrit les yeux. La poudrière était intacte. Valerius avait disparu, comme s'il n'avait été qu'une ombre projetée par la lumière mourante. Le mercenaire porta la main à sa pommette. La cicatrice ne le brûlait plus.

Il se releva, les jambes flageolantes, et gravit les marches vers la surface. Lorsqu'il atteignit les remparts, il vit les Janissaires figés dans leur élan, les boulets suspendus dans les airs, la fumée des canons immobile comme des sculptures de coton noir.

Le temps ne s'était pas brisé. Il s'était arrêté.

Gabriel marcha seul au milieu des statues de chair et de fer, le seul être vivant dans une cité de pierre, cherchant dans ce midi éternel la seconde de silence qu'il avait tant poursuivie, et qui était désormais sa seule prison.

# Chapitre 12

## Le Zénith de Sang

La pierre suintait une humidité saumâtre, un pleur de salpêtre qui semblait sourdre des entrailles mêmes de Malte. Gabriel descendit les marches de la poudrière, ses bottes de cuir bouilli écrasant une traînée de poussière calcaire. Chaque pas résonnait comme un coup de glas dans le silence oppressant des profondeurs du Fort Saint-Elmo. En haut, par-delà les voûtes massives, le tonnerre des bombardes ottomanes n'était plus qu'une vibration sourde, un battement de cœur tellurique qui agitait la flamme de la torche qu'il tenait d'une main tremblante.

L'air était saturé d'une odeur de soufre et de charbon, mêlée à la senteur plus fine, presque écœurante, du jasmin. Ce parfum, Gabriel le connaissait désormais mieux que sa propre haleine ; il était le héraut de la fin, le signe avant-coureur de la déflagration qui, depuis des éternités de jours identiques, le renvoyait au réveil brutal contre le mur de sa cellule.

Au centre de la salle voûtée, l'Inquisiteur Valerius l'attendait.

L'homme d'Église paraissait sculpté dans l'ivoire et l'ébène. Sa soutane de soie noire, d'une propreté insultante au milieu de ce cloaque de guerre, ne portait aucune trace de la cendre qui recouvrait la cité. Il se tenait devant un athanor de bronze, un fourneau alchimique dont les événements crachaient une lueur bleutée, surnaturelle. Sur une table de chêne massif, encombrée de parchemins jaunis et de fioles de verre soufflé, trônait l'instrument du supplice : le sablier.

Ce n'était pas un objet d'artisan ordinaire. Le verre en était épais, trouble, et le sable qui s'y écoulait ne ressemblait en rien à celui des rivages de l'île. C'était une poudre

de métal sombre, un flux de mercure solidifié qui semblait dévorer la lumière.

— Vous arrivez toujours à la même seconde, Gabriel, murmura Valerius sans se retourner. Votre persévérance est la seule constante de ce chaos.

La voix de l’Inquisiteur était un rasoir de glace. Gabriel s’arrêta à dix pas, sa main droite crispée sur le pommeau de sa dague, l’autre serrant contre sa poitrine une fiole de cristal dont le contenu, une huile ambrée, semblait palpiter.

— Le cycle s’arrête ici, Valerius, répondit le mercenaire. Sa voix était éraillée par la soif et les cris de mille morts. J’ai vu les remparts tomber assez de fois pour en connaître chaque éclat de pierre. J’ai vu vos frères d’armes brûler vifs dans leurs armures. J’ai vu le sang des Chevaliers se mêler à l’eau du port jusqu’à ce qu’elle devienne noire. Assez.

Valerius se tourna lentement. Ses yeux, d’un bleu délavé, presque translucides, fixèrent la cicatrice en croissant sur la joue de Gabriel. Un sourire sans chaleur étira ses lèvres minces.

— Vous ne comprenez donc pas ? Ce que vous appelez une prison est un creuset. Nous purifions le temps, Gabriel. Nous distillons l’instant où la foi rencontre l’acier. Si je retourne ce sablier avant que le douzième coup de midi ne s’éteigne, nous recommençons. Nous affinons l’agonie jusqu’à ce qu’elle devienne une prière parfaite.

— Ce n’est pas une prière, cracha Gabriel en avançant d’un pas. C’est une horloge cassée. Et je suis le rouage qui refuse de tourner.

Dehors, le premier coup de midi tonna. Le son traversa la roche, vibrant jusque dans la moelle des os de Gabriel.

Valerius tendit une main longue et pâle vers le sablier. Ses doigts effleurèrent le cadre d'ébène.

— Un instant de plus, Gabriel. Pensez à tout ce que vous avez appris. Vous êtes devenu le maître de ce fort. Vous connaissez chaque trajectoire, chaque trahison. Sans cette boucle, vous n'êtes qu'un soudard anonyme promis à une fosse commune. Ici, vous êtes éternel.

— Ici, je n'existe plus, rétorqua le mercenaire. Chaque mort m'arrache un morceau de ce que j'étais. Je ne me souviens plus du visage de ma mère, Valerius. Je ne me souviens plus du goût du pain frais. Je ne suis plus qu'une ombre qui marche dans la poussière.

Deuxième coup.

Le sol commença à frémir. La substance alchimique dans l'athanor bouillonnait, libérant des vapeurs irisées qui rampaient sur les dalles comme des serpents d'argent. Gabriel sentit le vertige le saisir, cette nausée familière qui précédait la Grande Explosion.

Troisième coup.

Valerius saisit fermement le sablier.

— Je vais nous offrir une autre chance, Gabriel. Une boucle où nous sauverons le fort. Une boucle où les Turcs seront rejetés à la mer.

— Mensonge, rugit Gabriel. Vous ne cherchez que la répétition de votre pouvoir.

Quatrième coup.

Gabriel s'élança. Ses muscles, rompus à cet assaut qu'il avait répété dans son esprit des centaines de fois, répondirent avec une précision chirurgicale. Il évita le geste de Valerius qui tentait de projeter une poignée de sels alchimiques vers lui. L'Inquisiteur, malgré son air ascétique, se révéla d'une agilité de spectre. Il pivota, utilisant la table comme un rempart, ses doigts ne quittant pas l'instrument de verre.

Cinquième coup.

Le mercenaire sortit son estoc, mais il ne visa pas l'homme. Il visa le sablier. Valerius le pressentit et dévia la lame d'un revers de sa canne à pommeau d'argent qu'il avait saisie au passage. Le choc fit jaillir des étincelles qui semblèrent rester suspendues dans l'air, plus longtemps qu'elles ne l'auraient dû.

Sixième coup.

La poudrière semblait s'étirer. Les ombres sur les murs devenaient des griffes. Gabriel sentait le poids du temps peser sur ses épaules comme une chape de plomb. Il sortit la fiole d'antidote, le catalyseur inverse qu'il avait mis des dizaines de vies à composer, glanant les ingrédients dans les ruines de Mdina et les tentes des alchimistes ottomans lors de ses incursions nocturnes.

Septième coup.

— Si vous versez cela, Gabriel, vous brisez le mécanisme ! Nous serons perdus dans l'entre-deux ! Vous ne redeviendrez pas mortel, vous deviendrez néant ! cria Valerius, une lueur de panique perçant enfin son masque de marbre.

Huitième coup.

Le mercenaire ne répondit pas. Il plongea sous le bras de l'Inquisiteur, recevant un coup violent à la tempe qui le fit chanceler. Le sang coula, chaud, poisseux,

obscurcissant sa vision. Il vit Valerius soulever le sablier, prêt à le renverser. Le sable de mercure s'accumulait dans la partie inférieure, ne laissant qu'un mince filet de secondes à l'humanité.

Neuvième coup.

Gabriel se jeta en avant, non pas pour frapper, mais pour saisir le col de la soutane de Valerius. Il l'entraîna vers l'athanor. L'Inquisiteur hurla alors que sa main libre touchait le métal brûlant. Le sablier vacilla.

Dixième coup.

Le monde autour d'eux commença à s'effriter. Les murs de la poudrière devenaient translucides, laissant apparaître le ciel de Malte, un ciel de feu où les boulets de canon semblaient ralentir leur course destructrice. Gabriel vit, à travers la pierre devenue verre, les janissaires sur les glacis, leurs visages figés dans un cri de guerre éternel.

Onze.

Le silence tomba. Un silence si dense qu'il en était douloureux.

Valerius, les yeux écarquillés par l'horreur, amorça le geste final pour retourner le sablier. Gabriel, dans un dernier effort, arracha le bouchon de sa fiole avec les dents. Il ne regarda pas l'Inquisiteur. Il regarda le cœur de l'athanor, là où le mercure alchimique vibrait en harmonie avec le temps lui-même.

Il versa l'huile ambrée.

Le contact fut instantané. Une fumée d'un blanc de lait jaillit du fourneau, enveloppant les deux hommes. Le liquide ambré dévora le bleu électrique de la substance de Valerius. Gabriel vit le sablier dans les mains de l'Inquisiteur se fissurer.

Une fêlure minuscule, une toile d'araignée de cristal qui se propagea avec un bruit de glace brisée.

Valerius ouvrit la bouche pour hurler, mais aucun son ne sortit. Son corps commença à s'étirer, à se dissoudre dans les vapeurs, comme une peinture exposée à une averse torrentielle.

Douze.

Le coup ne résonna pas. Il fut étouffé par une onde de choc qui n'était pas faite de poudre, mais de silence.

Gabriel sentit le sol se dérober. Il ferma les yeux, attendant le feu, attendant le mur de sa cellule, attendant la douleur familière de la renaissance.

Mais rien ne vint.

Lorsqu'il les rouvrit, la poudrière était toujours là, mais elle était différente. Elle était froide. Les braises de l'athanor s'étaient éteintes, laissant place à une cendre grise et inerte. Valerius n'était plus qu'un tas de soie noire affaissé sur le sol, vide de toute chair.

Le sablier gisait sur les dalles, brisé en deux. Le sable de mercure s'était répandu, immobile, ne brillant plus d'aucune lueur maléfique.

Gabriel porta la main à sa pommette. La cicatrice, ce rappel constant de ses échecs passés, ne le brûlait plus. Il ne sentait plus cette tension insupportable dans ses tempes, ce tic nerveux qui lui martelait le crâne depuis des siècles.

Il se releva péniblement. Ses articulations criaient, sa blessure à la tempe lançait une douleur sourde, réelle, humaine. Il gravit les marches de pierre, une à une, ses jambes

flageolantes manquant de le trahir à chaque degré.

Lorsqu'il atteignit la surface, il déboucha sur les remparts du Fort Saint-Elmo.

Le spectacle était terrifiant de beauté.

Le soleil de midi trônait au zénith, mais il ne brûlait plus. Il était figé. Au-dessus du Grand Port, des dizaines de boulets de pierre et de fer restaient suspendus dans l'azur, tels des astres noirs dont la chute avait été suspendue par la main d'un dieu capricieux. La fumée des canons, d'un blanc sale, formait des colonnes immobiles, des sculptures de coton noir qui ne se dissipaient pas.

Sur les remparts, les Chevaliers de Malte étaient des statues de fer rouillé, l'épée levée, le regard fixé sur l'ennemi. En bas, dans les fossés, les vagues de Janissaires étaient figées dans leur élan, leurs visages déformés par la fureur, leurs pieds ne touchant plus tout à fait le sol.

Le vent s'était tu. Les mouches, ces compagnes éternelles du siège, étaient des points noirs immobiles dans l'air épais.

Gabriel marcha seul au milieu de ce mausolée de chair et de fer. Il passa devant une sentinelle dont une larme de sueur restait accrochée au menton, incapable de tomber. Il toucha le canon d'une bombarde ; le bronze était brûlant, mais la chaleur ne se transmettait pas à l'air.

Il avait brisé la boucle. Il avait trouvé la seconde de silence qu'il avait tant poursuivie. Mais en brisant le sablier, il n'avait pas restauré le temps ; il l'avait assassiné.

Le mercenaire s'assit sur le parapet, ses jambes ballantes au-dessus du vide, contemplant ce midi éternel. Il n'y avait plus de demain, plus d'exécution, plus de douleur. Il n'y avait que lui, le dernier être vivant dans une cité de pierre, condamné à

être le seul témoin d'une histoire qui ne finirait jamais.

Il ferma les yeux et, pour la première fois depuis des éternités, il s'endormit sans crainte du réveil.

# Chapitre 13

## Le Silence de 12h01

Le bronze de la cloche de l'église Saint-Jean vibra une onzième fois, un son lourd, poisseux, qui semblait faire onduler la chaleur au-dessus des courtines de grès. Gabriel, le dos plaqué contre la pierre brûlante du bastion, ferma les yeux. Il connaissait cette vibration jusque dans la moelle de ses os. C'était le signal de l'agonie, l'instant précis où l'air se raréfiait avant que la détonation ne réduise le Fort Saint-Elmo en une poussière de soufre et de chairs déchiquetées. Sous ses doigts calleux, le manche de sa dague, incrusté de crasse et de sang séché, semblait palpiter. Il sentait la sueur couler le long de sa colonne vertébrale, une rigole glacée dans la fournaise de Malte, traversant le lin rêche de sa chemise pour se perdre dans la ceinture de cuir de son haut-de-chausses.

Puis, le douzième coup tomba.

Le mercenaire contracta chaque muscle, attendant la déflagration, le souffle de feu qui, mille fois déjà, l'avait projeté dans le néant pour le recracher à l'aube, dans l'ombre humide de sa cellule. Ses mâchoires se serrèrent jusqu'à la douleur. Il attendit le rugissement des mines ottomanes, le fracas des courtines s'effondrant sous le poids des boulets de marbre, le cri d'effroi des chevaliers de l'Ordre.

Mais le silence vint.

Ce n'était pas le silence de mort qu'il avait connu lors de sa brève errance dans le temps figé. C'était un silence vivant, bruissant de réalités triviales. Le cri d'un goéland tournoyant au-dessus du Grand Port. Le crépitement lointain d'une mèche d'arquebuse. Le râle d'un blessé, quelques pieds plus bas, réclamant de l'eau dans un

dialecte castillan mâtiné de désespoir.

Gabriel ouvrit les paupières. Le soleil de midi, à son zénith, frappait le fort d'une lumière crue, presque blanche. La poussière ne dansait plus en suspens ; elle retombait, lente et grise, sur les cadavres entassés dans la brèche. L'odeur l'assaillit, plus violente que jamais : un mélange écœurant de charogne, de marée basse et de poudre noire. C'était l'odeur de la linéarité. L'odeur d'un monde où les minutes s'additionnent au lieu de s'annuler.

Il se redressa lentement, ses articulations criant leur usure. Ses mains ne tremblaient plus. Ce tic nerveux, cette danse de saint-Guy qui l'habitait depuis des siècles de répétitions, s'était évanoui avec la rupture du mécanisme. Il regarda ses paumes : elles étaient noires de suie, marquées par les cicatrices de combats qu'il était désormais le seul à avoir vécus de multiples fois.

Il fit un pas. Ses bottes de cuir fauve écrasèrent les débris d'une jarre de terre cuite. Le son était net, définitif. Il n'y avait pas d'écho temporel, pas de distorsion. Il marcha vers le parapet, enjambant le corps d'un janissaire dont le turban de soie blanche était désormais une loque écarlate. Le visage du Turc, figé dans une grimace de surprise, ne lui était pas inconnu ; il l'avait tué de vingt manières différentes au cours des cycles précédents. Aujourd'hui, ce mort resterait mort.

Gabriel atteignit le bord de la muraille. En bas, dans les fossés, la mer Méditerranée frappait les rochers avec une régularité de métronome. Le bleu de l'eau était d'une insoutenable profondeur. Au loin, les galères du Sultan, telles des insectes de bois sur un miroir d'étain, continuaient leur blocus. La guerre n'était pas finie. Le siège de Malte suivait son cours sanglant, indifférent au miracle qui venait de se produire sur ce bastion.

Le mercenaire porta la main à son front, cherchant un souvenir. L'image de sa mère, autrefois si claire dans le verger de son enfance, n'était plus qu'une tache floue, une

ombre sans contours. Il essaya de se rappeler le nom de la ville où il était né, le goût du vin de son pays, le son d'un rire aimé. Rien. Le vide. Chaque retour à la vie lui avait coûté un fragment de son âme, une strate de son passé. Pour briser la boucle, il avait dû sacrifier l'homme qu'il était avant l'enfer.

Il n'était plus Gabriel le mercenaire, fils de paysan ou de noble. Il n'était plus qu'un réceptacle de gestes techniques, une machine de guerre forgée dans le métal du recommencement. Son esprit était une table rase, une étendue de sable balayée par le sirocco.

Il descendit l'escalier de pierre dérobé qui menait à la cour intérieure du fort. Les survivants, des hommes aux visages de spectres, vêtus de hauberts rouillés et de pourpoints en lambeaux, le regardèrent passer sans mot dire. Ils ne voyaient en lui qu'un autre soldat de fortune, un survivant de plus dans cette boucherie. Ils ne soupçonnaient pas que cet homme venait de traverser l'éternité pour leur offrir une simple après-midi.

L'Inquisiteur Valerius était là, près de la chapelle en ruine. Son vêtement noir, malgré la chaleur et la cendre, conservait une austérité presque surnaturelle. Il tenait entre ses doigts longs et pâles un rosaire d'ébène. Leurs regards se croisèrent. Dans les yeux délavés de l'Inquisiteur, Gabriel crut lire une lueur de compréhension, ou peut-être la reconnaissance d'un autre exilé du temps. Valerius ne dit rien, mais il inclina légèrement la tête, un salut silencieux au sacrifié.

Gabriel continua son chemin vers la poterne sud. Il sentait le poids de son épée à sa hanche, un poids réel, pesant, qui ne disparaîtrait pas à l'aube prochaine. Il n'avait plus besoin de cartes, plus besoin de noter les trajectoires des boulets. Le futur était redevenu ce qu'il aurait toujours dû être : une incertitude.

Il sortit du fort. Devant lui s'étendaient les terres arides de l'île, un paysage de roches calcaires et de buissons épineux brûlés par le sel. Le parfum du jasmin, ce signal

anachronique qui annonçait autrefois la fin du monde, avait disparu. Il ne restait que l'odeur de la terre sèche et le bourdonnement incessant des mouches sur les charniers.

Il s'arrêta un instant pour regarder l'ombre d'un cadran solaire brisé sur le mur d'une métairie abandonnée. L'ombre avait dépassé le trait de midi. Elle rampait lentement, sûrement, vers la treizième heure.

Gabriel inspira profondément. L'air brûlait ses poumons, une douleur exquise qui prouvait qu'il respirait encore. Il n'avait aucune destination, aucun port où l'on attendait son retour, aucune prière à adresser aux cieux. Il était un étranger dans son propre siècle, un voyageur sans bagages dont la mémoire s'était dissoute dans le creuset de Saint-Elmo.

Il ajusta la sangle de son baudrier. Le cuir grinça contre son plastron de fer. C'était un bruit de monde qui avance. Il se mit en marche vers les collines, vers l'intérieur des terres, là où la poussière des combats se perdait dans l'immensité du ciel maltais.

Il était vivant. Il était libre. Et pour la première fois, il ne savait pas de quoi demain serait fait. Le silence de 12h01 était le plus beau chant qu'il ait jamais entendu. Chaque pas qu'il posait sur le sol rocailleux était une ligne nouvelle écrite sur la page blanche de son existence.

Derrière lui, le Fort Saint-Elmo continuait de fumer sous le soleil de plomb. Les canons tonnèrent à nouveau, une salve lointaine, le rythme cardiaque d'une histoire qui reprenait ses droits. Gabriel ne se retourna pas. Il marchait dans la lumière aveuglante, un homme sans passé, s'enfonçant dans le seul luxe que le destin lui avait finalement accordé : la finitude.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "On Meurt Toujours à Midi"*

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)